

LA BIBLIOTHÈQUE

DE

LOUVAIN

SÉANCE COMMÉMORATIVE

DU

4e ANNIVERSAIRE DE L'INCENDIE

DISCOURS

DE MM.

Poullet, Étienne Lamy, Imbart de la Tour, Mgr Deploige,
Georges Nettleton, Henri Seeholzer, Mgr Palmer.

LETTRES

du Cardinal Mercier, des Maréchaux Foch, Pétain,
Douglas Haig, du Général Pershing,
de MM. Émile Boutroux, Henri Bergson, etc.

DEUXIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et Cie

LA

BIBLIOTHÈQUE DE LOUVAIN



IL A ÉTÉ IMPRIMÉ

Dix-sept exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil Lafuma.



LA BIBLIOTHÈQUE

DE

LOUVAIN

SÉANCE COMMÉMORATIVE

DU

4e ANNIVERSAIRE DE L'INCENDIE

DISCOURS

DE MM.

Poullet, Étienne Lamy, Imbart de la Tour, Mgr Deploige,
Georges Nettleton, Henri Seeholzer, Mgr Palmer.

LETTRES

du Cardinal Mercier, des Maréchaux Foch, Pétain,
Douglas Haig, du Général Pershing,
de MM. Émile Boutroux, Henri Bergson, etc.

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, quai des Grands-Augustins, 35
1919

AVANT-PROPOS

Dès le lendemain de l'incendie de Louvain, un groupe d'écrivains et de savants appartenant à l'Institut de France conçut le projet de restaurer la fameuse bibliothèque de l'Université, qui avait péri dans les flammes, et de rendre à la Belgique ce que lui avait ravi le crime de l'Allemagne. Pour donner tout son sens à cette œuvre de réparation, il fut décidé de faire un appel à tous les corps savants du monde civilisé, qui voudraient s'associer dans un grand acte de solidarité intellectuelle contre la barbarie d'un peuple. Cette initiative fut approuvée dès le mois de février 1916 par l'ancien recteur de l'Institut de philosophie

de l'Université, le maître et le penseur qui, avant d'incarner la résistance belge, avait rendu à l'École de Louvain son prestige d'autrefois, S. E. le cardinal Mercier.

Dans l'été de 1918, le moment parut venu de faire connaître au public l'existence de l'œuvre de Louvain et d'entrer dans la voie des réalisations pratiques. On convint de donner le plus grand éclat possible à cette manifestation. La réunion eut lieu au Havre, siège du gouvernement belge. La date choisie fut celle du lundi 26 août, quatrième anniversaire de l'incendie.

On trouvera dans ce volume le recueil des discours qui furent prononcés dans cette occasion et des lettres adressées au Comité de Louvain par les Commandants en chef des armées alliées, qui tinrent à honneur de s'associer à un acte de justice et de sympathie envers la Belgique, acte qui montrait si clairement les buts spirituels des Alliés dans la guerre.

La séance se tint au Grand-Théâtre du Havre, sous la présidence de M. Poullet, ministre des Sciences et Arts de Belgique. A cette cérémonie, outre le gouvernement belge, représenté par M. Henri Carton de Wiart, membre de l'Institut, ministre de la Justice, et en dehors des légations des puissances alliées et neutres, assistaient, pour le maréchal Foch, généralissime des armées alliées, le général G. Rouquerol, chef de la mission française auprès de l'armée belge; pour le général Pétain, commandant en chef des armées du Nord et de l'Est, le colonel Toutain; pour le maréchal sir Douglas Haig, commandant des armées britanniques, le brigadier-général comte d'Athlone; pour le général Pershing, commandant l'armée américaine, le général Harts.

La présence de ces officiers généraux offrait un sens que tout le monde a compris, et auquel les victoires de juillet et d'août ajoutaient une confirmation éclatante :

c'était l'image de la force au service du Droit, la civilisation en armes contre les crimes de la barbarie.

Le vendredi 30 août, la cérémonie du Havre eut son écho sur le front, où le regretté Étienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie française et président de l'Œuvre de Louvain, et M. Imbart de la Tour vinrent répéter leurs harangues en présence de L.L. M.M. le Roi et la Reine des Belges. Nous donnons le texte de ces discours tels qu'ils furent prononcés dans cette circonstance.

LETTRE

DE

S. E. LE CARDINAL MERCIER

Archevêque de Malines.

FAC-SIMILÉ DE DEUX PAGES DE LA LETTRE DE S. E. LE CARDINAL MERCIER

l'être obligeante entreprise, à vos éminents collaborateurs de la France et les autres nations, l'expression émue de ces sentiments.

Il semblait entendu, dans le monde civilisé, que la guerre elle-même a ses lois. L'instinct de la destruction qui emporte les belligérants s'arrêterait toujours, pensait-on, devant les trésors artistiques et scientifiques qui, par leur nature même, constituent un patrimoine commun à tous.

Le peuple qui envahit notre sol en jugea autrement.

Au lendemain de l'incendie intentionnel, prémédité

Encore une fois, Messieurs, agréez, je vous prie, pour vous et pour tous les membres de votre comité international, l'hommage de la profonde et impérissable reconnaissance des évêques protecteurs, des recteurs, professeurs, étudiants et amis de l'Alma Mater de Louvain.

† D. J. Card. Mercier, Arch. de Malines.

A M. Lamy, président, et à M. Imbart de la Tour, secrétaire général de la Commission d'initiative du Comité international pour la reconstitution de la Bibliothèque de l'Université de Louvain...

LETTRE

DE

S. E. LE CARDINAL MERCIER

AUX ORGANISATEURS DU COMITÉ
INTERNATIONAL DE L'ŒUVRE DE LOUVAIN

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire Général,

L'initiative prise si généreusement par l'Institut de France pour refaire à l'Université de Louvain une bibliothèque digne des traditions de cette Institution séculaire a éveillé, chez tous les Belges, des sentiments d'admiration et de vive gratitude. Au nom de mes compatriotes, au nom des professeurs et des étudiants, et très spécialement au nom du corps épiscopal de Bel-

gique, protecteur de l'Université, je me fais un honneur et un devoir de vous apporter à vous d'abord et, par votre obligeante entremise, à vos dévoués collaborateurs de la France et des autres nations, l'expression émue de ces sentiments.

Il semblait entendu, dans le monde civilisé, que la guerre elle-même a ses lois. L'instinct de destruction qui emporte les peuples belligérants s'arrêterait toujours, pensait-on, devant les trésors artistiques et scientifiques qui, par leur nature même, constituent un patrimoine commun à tous.

Le peuple qui envahit notre sol en jugea autrement.

Au lendemain de l'incendie intentionnel, prémédité, qui ruina les installations et la bibliothèque de Louvain, les catholiques belges durent un instant se demander s'ils parviendraient à relever leur grande institution scientifique. Grâce à vous, Messieurs, et au comité international placé sous votre

égide, Louvain revivra, sa bibliothèque se reformera, ses maîtres reprendront leur poste de travail à côté de ceux qui, sans exclusivisme national, s'efforcent à accroître le patrimoine intellectuel de l'humanité. Nous vous saluons avec respect, nous vous remercions, et nous prions la Divine Providence de récompenser tous ceux qui voudront bien apporter leur aide morale ou financière à la reconstitution de nos anciennes richesses scientifiques.

Encore une fois, Messieurs, agréez, je vous prie, pour vous et pour tous les membres de votre comité international, l'hommage de la profonde et impérissable reconnaissance des évêques protecteurs, des recteur, professeurs, étudiants et amis de l'Alma Mater de Louvain.

† D. J. card. Mercier,
arch. de Malines, Rome, 20 février 1916.

A M. Lamy, président, et à M. Imbart de

la Tour, secrétaire général de la Commission d'initiative du Comité international pour la reconstitution de la Bibliothèque de l'Université de Louvain.

SÉANCE SOLENNELLE
DU GRAND THÉATRE DU HAVRE

LUNDI 26 AOUT 1918

I

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. POULLET

Ministre des Sciences et des Arts de Belgique.

L'honneur m'échoit de souhaiter, au nom du Gouvernement belge, comme en votre nom à tous, la bienvenue aux personnalités éminentes du monde des Lettres et des Sciences, qui viennent, en ce douloureux anniversaire, poser ici, au Havre, les assises d'une œuvre internationale de solidarité scientifique dont on chercherait vainement le précédent dans l'Histoire.

Si la Belgique a subi, et continue à subir, dans cette horrible guerre, les pires

amertumes et les plus injustes douleurs, c'est pour son Gouvernement un devoir de reconnaître l'appui moral et matériel qu'elle ne cesse de rencontrer chez les Alliés, un devoir de remercier les Neutres pour les sympathies aussi généreuses qu'efficaces que sa cause et ses populations si éprouvées ne cessent de trouver chez eux.

Il est hautement encourageant pour nous de constater que la Belgique apparaît aux Alliés ainsi qu'aux Neutres comme le symbole d'une cause qui n'intéresse pas seulement le bien propre de notre patrie mais qui regarde au premier chef le monde civilisé, l'humanité tout entière : la cause du respect du Droit, de la fidélité à la parole donnée.

De par une vocation internationale, sanctionnée par les stipulations les plus formelles et les garanties les plus solennelles, la Belgique devait se tenir éloignée des conflits ou des rivalités qui pourraient

surgir entre les Puissances dirigeantes de ce monde.

Scrupuleusement fidèle à son statut international, la Belgique vivait en paix et en amitié avec tous ses voisins, les traitant, dans le domaine juridique, dans le domaine politique, économique, commercial, sur la base de l'égalité la plus parfaite. L'Allemagne, qui devait trahir ses serments et traiter de chiffon de papier les traités sur lesquels elle avait solennellement apposé sa signature, a reconnu elle-même, au moment où elle attaquait le pays qu'elle s'était obligée à protéger, que nous n'avions jamais failli à nos devoirs internationaux. A la question que lui posait le baron Beyens : « Pouvez-vous nous reprocher quelque chose ? N'avons-nous pas rempli tous les devoirs de la neutralité ? » M. de Jagow répondit : « L'Allemagne ne peut rien reprocher à la Belgique. Votre attitude a toujours été d'une correction parfaite. »

C'est en vain qu'ultérieurement, en s'appuyant sur des documents dont elle altérait le sens et la teneur, l'Allemagne chercha à retirer un aveu que l'évidence des faits lui avait arraché tout d'abord.

Tout homme de bonne foi sait que jamais, à aucun moment de son histoire, la Belgique n'a songé à dévier de la ligne droite, à agir en satellite ou en vassale d'une puissance quelconque. Aucun de ses garants, d'ailleurs, n'a jamais cherché, même de la façon la plus indirecte, à la détourner d'un système politique auquel ses souverains successifs, ses hommes d'État sans exception, étaient restés invariablement fidèles, d'accord avec la volonté de ses trois partis politiques, c'est-à-dire de la nation tout entière.

On comprend, après cela, que l'agression brutale et sans exemple dont nous avons été victimes, nous ait assuré l'appui inconditionné de nos Alliés et les sympathies

unanimes dont nous jouissons chez les Neutres. Aussi ces derniers n'hésitent-ils pas à proclamer, avec nos Alliés et avec nous-mêmes, que le premier postulat d'une paix juste et durable, c'est le rétablissement de l'indépendance de la Belgique.

On comprend que ni les Alliés ni les Neutres n'aient voulu que des populations entraînées si injustement dans la guerre fussent exposées à la famine. De là la fondation, à l'initiative des États-Unis, de l'Espagne, de la Hollande, avec l'appui financier de la France et de la Grande-Bretagne, de cette gigantesque entreprise, de la « Commission for Relief », qui provoquera l'admiration de l'Histoire tandis que la reconnaissance inaltérable des populations redira de génération en génération le nom des puissances qui ont mené cette œuvre à bien et le nom des hommes d'élite qui l'ont gérée et protégée.

L'œuvre que vous venez fonder aujour-

d'hui, pour avoir un objet plus restreint, n'en constitue pas moins, de son côté, une entreprise marquée d'un cachet de grandeur sans exemple. Il ne s'agit plus d'arracher des populations aux affres de la faim, il s'agit de réparer les atteintes portées au patrimoine intellectuel et scientifique de la Belgique dans la personne de la plus ancienne de ses Universités.

Dans ce domaine encore, la cause de notre pays se confond, aux yeux des Alliés comme des Neutres, avec celle de la civilisation elle-même.

« Ce n'est pas la Belgique seulement, « disait l'Université suisse de Neuchâtel, « dans une adresse à l'Université de Louvain, ce n'est pas la Belgique seulement « qui a été atteinte par la destruction des « précieux trésors que contenait la célèbre « bibliothèque de Louvain : c'est la haute « culture dans le monde entier qui en porte « le deuil avec vous ; tous les pays où l'in-

« .telligence est honorée ne peuvent que se
« sentir étroitement solidaires d'une telle
« infortune, et tous souffrent quand un seul
« d'entre eux est victime. »

Une pensée analogue inspirait, en l'automne de 1914, un appel portant les signatures des maîtres les plus réputés des Universités hollandaises et des savants de ce pays. Eux aussi ils demandaient que le monde scientifique international se solidarisât dans le deuil de Louvain et dans une œuvre de réparation à créer.

L'émotion universelle que produisit le crime de Louvain et le sentiment de solidarité scientifique qu'il suscita ne tardent pas à se traduire en actes positifs.

Le Souverain Pontife, se déclarant « très heureux de contribuer par tous les moyens en son pouvoir à la reconstitution de cette bibliothèque illustre qui renfermait de si précieux trésors littéraires, pour le plus grand avantage de la culture intellectuelle

et de la civilisation de la Belgique et du monde entier », ordonne, comme première mesure de reconstitution, de destiner à Louvain, non seulement les publications de la bibliothèque vaticane, mais aussi tous les ouvrages qui s'y trouvent disponibles.

M. Gappy, Conservateur de la bibliothèque John Ryland, à Manchester, fit appel à de nombreuses bibliothèques en vue de la réunion d'un premier fonds de reconstitution. Grâce à son inlassable activité, des milliers de volumes ont déjà été réunis.

L'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Clermont-Ferrand s'adresse aux sociétés savantes régionales tant de la France que de l'étranger afin d'obtenir pour Louvain le don de leurs publications, et ses suggestions furent couronnées du succès le plus complet.

A côté de ces démarches de caractère officiel ou collectif, dont je ne puis rappeler que les plus importantes parmi celles qui

furent portées à la connaissance du Gouvernement belge, il me faudrait citer de nombreux savants qui firent don de leurs œuvres ou de leur bibliothèque personnelle.

Il appartenait à l'Institut de France, — d'accord avec lord Bryce, dans lequel le monde salue une des plus nobles intelligences et un des savants les plus autorisés de l'Angleterre, d'accord avec M. Butler, l'éminent président de la Columbia University, — de coordonner les initiatives éparses dans une œuvre mondiale, honorée du patronage de plus de deux cents noms illustres dans les Sciences, les Lettres et les Arts.

Il y a quelques années, Messieurs, — c'était en 1909 — l'Université de Louvain fêtait le 75e anniversaire de sa restauration au XIXe siècle. Elle s'enorgueillissait des félicitations hautement flatteuses qui lui étaient arrivées de toutes parts. Elle était fière de la participation à ses fêtes jubilaires de nombreux délégués des compagnies sa-

vantes et des Universités de l'étranger.

« Quel livre d'or, s'écriaient les autorités académiques, pourrait l'emporter sur la liste des savants accourus en ces jours à Louvain. »

Et cependant, Messieurs, il devait y avoir un jour, pour relever Louvain, une liste plus nombreuse, plus belle que celle des participants aux fêtes jubilaires : la liste des noms que MM. Lamy et Imbart de la Tour peuvent mettre en tête du Comité International; la liste de ces hommes de haute culture et de grand savoir, dans tous les domaines des connaissances humaines, la liste de ces illustrations de tous pays, de toutes croyances, de toutes opinions, de toutes robes, affirme hautement qu'il y a des lois de la guerre, que ces lois protestent contre la destruction brutale et sans objet des richesses scientifiques, et que lorsque ces lois ont été violées, il appartient au monde civilisé de se solidariser pour réparer le

désastre et pour en empêcher le retour !

Spectacle consolant et réconfortant entre tous !

L'Université de Louvain, au milieu de ses deuils et de ses ruines, rencontre plus de protection et d'amis dans le monde qu'au jour de sa prospérité et de ses triomphes jubilaires.

Que MM. Lamy et Imbart de la Tour, qui ont été les artisans personnels de cette manifestation sans précédent, me permettent de leur exprimer tout spécialement la reconnaissance du Gouvernement belge.

Le succès dont l'œuvre qu'ils ont fondée paraît désormais assuré, elle le devra sans doute à la noblesse du but qu'elle poursuit, au prestige incomparable dont jouissent à travers le monde les compagnies illustres, l'Académie Française, l'Institut de France, auxquels ses promoteurs appartiennent. Mais elle le doit aussi au prestige personnel que MM. Lamy et Imbart de la Tour ont su

mériter parmi leurs confrères pour leurs travaux et leurs écrits, comme pour leur caractère.

A ces remerciements, je tiens à associer les noms du général Rouquerol, délégué par le Maréchal Foch, du comte Athlone, délégué par le Maréchal sir Douglas Haig, du général Harts, délégué par le général Pershing et du colonel Toutain, délégué par le général Pétain. Nous saluons en eux les représentants de ces admirables armées alliées dont les exploits magnifiques nous rapprochent chaque jour de la victoire définitive.

J'y associe, enfin, les représentants des universités anglaises, américaines et neutres qui nous apporteront tout à l'heure le témoignage si précieux de leur adhésion.

Eux aussi ils peuvent compter sur la gratitude inaltérable de leurs collègues de Louvain, sur la reconnaissance du Gouvernement et de la Nation belge tout entière.

II

DISCOURS

DE

M. ÉTIENNE LAMY

Secrétaire perpétuel de l'Académie Française,
Président de la commission d'initiative
de l'Œuvre de Louvain[1].

Voici revenue pour la quatrième fois depuis 1914 la semaine de Louvain, celle où disparut la Bibliothèque de l'Université : car le feu lui-même eut besoin de plusieurs jours pour consumer tout ce qu'il avait à détruire. La commémoration de la semaine

1. Nous donnons le texte du discours tel qu'il fut prononcé avec quelques variantes, le 30 août 1918, au théâtre de la Reine à Winckem (Belgique), en présence de LL. MM. le Roi et la Reine des Belges.

ardente devait nous réunir en Belgique où le crime a été commis et en France où a été conçue l'idée de le réparer. Le 26 août au Havre, M. Imbart de la Tour qui proposa, et les représentants des pays alliés ou neutres qui ont promis la restauration de la Bibliothèque, annonçaient le succès désormais certain de l'œuvre. Ici, nous venons offrir à la Belgique des paroles de deuil et de foi. Après quatre années les cendres de Louvain sont assez froides pour qu'on les remue en y cherchant non la colère, mais la vérité. Et la vérité est parfois plus implacable que la colère.

Comment évaluer le préjudice porté à l'intelligence par la destruction de la Bibliothèque? Joindre à ses 250000 volumes ses 800 incunables et ses 920 manuscrits n'est donner à un dénombrement que l'apparence de l'exactitude; tout comme avancer que, sauf les manuscrits et les incunables, les ouvrages ne sont pas définitivement perdus

est trop promettre. Une bibliothèque universitaire tient les archives d'une pensée : elle alimente de sa richesse documentaire les travaux entrepris, et plus une Université excelle en quelques études, plus sa bibliothèque offre à ces études un concours précieux. Louvain avait avant tout la sollicitude de la science religieuse. Son opposition à Luther fut immédiate, attentive et âpre : la bibliothèque gardait, en un fonds abondant, des pièces alors imprimées à peu d'exemplaires, aujourd'hui presque introuvables. Plus complet et unique était le recueil sur le Jansénisme. Jansénius avait professé vingt-huit ans à Louvain ; son *Augustinus* y fut imprimé, sa doctrine y passionna les théologiens, et cette vaste polémique, recueillie et conservée là, offrait son trésor contentieux aux chercheurs du passé. La Belgique sous la maison de Bourgogne fut une école d'art. Par le Pape Adrien, vieux professeur de Louvain, et par Charles-Quint

elle gouverna le monde, et Louvain gardait les monuments de cette histoire. Mais le passé n'y régnait pas seul, car l'Université ne se bornait pas à enseigner les sciences faites, elle étudiait celles qui se forment. Dans ses multiples « Instituts », les plus récents travaux de chimie, d'électricité, de médecine, de bactériologie étaient suivis et continués par des groupes de maîtres et d'élèves qui préparaient dans les laboratoires les livres de demain. Et pour maintenir souple et solide le lien entre les plus jeunes des découvertes et leur synthèse où toutes les sciences doivent s'ordonner, la philosophie elle-même s'était renouvelée grâce à un maître, le seul que je citerai parmi tant de maîtres, et que je veux seulement nommer, le Cardinal Mercier. Je me rappelle le mot de Bonaparte : dans une fête aux jeunes généraux de la République, un admirateur de Hoche en commençait l'éloge. Bonaparte s'écria : « La louange

est superflue pour Hoche, son nom dit tout. »

Avec l'Université et la Bibliothèque ont donc disparu, outre les livres, le centre des activités, la méthode des traditions, la vitalité des futures découvertes. Louvain était une ruche de la pensée : elle n'abritait pas seulement le miel des anciens jours, elle s'enrichissait chaque jour par le travail de ses essaims. Les essaims ont été écrasés avec le miel. Là, depuis quatre années le temps passe stérile : voilà le mal que rien ne réparera.

Comment ce mal fut-il commis? Aussitôt après l'acte, Guillaume II le justifiait par un télégramme au Président Wilson : Louvain avait été justement châtié. La hâte et la brièveté impériales trouvèrent un long écho dans le « Livre Blanc », procès instruit dans le détail par l'État-Major allemand. Un guet-apens a provoqué l'incendie : le 19 août 1914 la ville s'était rendue sans

combat, mais la population restait hostile. Le clergé y soufflait le fanatisme d'une haine conspiratrice et prête à agir. Le moment sembla venu le 25. La plus grande partie de la garnison s'était portée à la rencontre de l'armée belge qui tenait la campagne aux alentours. Le soir, quand elle rentra dans la ville, elle y fut reçue par une fusillade partie des fenêtres. Surprise, fureur, escalade des maisons traîtresses, meurtres, pillages, incendies et l'irréparable consommé quand la discipline reprit ses droits.

Le Gouvernement belge, dans un « Livre Gris », dément toutes les affirmations allemandes. Évêques et prêtres ont recommandé aux Belges de rester fidèles à la Patrie, mais de ne pas fournir, par des désespoirs inefficaces, prétexte aux vengeances de l'ennemi sur les populations désarmées. Désarmées, les populations l'ont été partout par les soins de leurs maires :

elles l'étaient à Louvain. Aucun civil n'y a été saisi un fusil en main, et plus haut que les vivants les morts parlent : les soldats allemands tués le 25 ont, les autopsies le prouvent, été tués par des balles allemandes. Il n'y a pas de doute que les Allemands seuls ont été agresseurs : il ne reste d'incertain que le motif de l'agression. Le 25, les soldats demeurés à Louvain ne cachaient pas leur inquiétude sur un succès possible de l'armée belge : dans l'ombre du soir ont-ils cru reconnaître en leurs camarades qui rentraient une troupe belge, et tiré pour se défendre contre elle ? Et les assaillants ont-ils cru à une attaque de la population, et se sont-ils fusillés en se prenant les uns et les autres pour des Belges ? Louvain alors a expié une panique de ses envahisseurs. Objectera-t-on que les paniques sont rares dans des troupes victorieuses, que dans les armées allemandes le désordre spontané n'a pas le temps de croître, aussi-

tôt prévenu par la puissance du Commandement ? Alors moins il y a à accuser l'indiscipline des troupes, plus il y a à accuser leur obéissance : la responsabilité passe des soldats aux chefs. Des chefs donnèrent le mot d'ordre contre les prêtres, conduisirent les escortes qui se jouaient et se débarrassaient des victimes. L'incendie ne fut pas, comme une flambée furieuse, bouté par les vieux et primitifs moyens : il fut mis, avec ordre, d'édifice en édifice, par les allumages savants qui, dans l'armée allemande, ont fait de l'incendie un service commandé. La vraisemblance est que Louvain fut condamné pour des raisons étrangères à la conduite de ses habitants et antérieures à la bagarre du 26 août; tirer des coups de feu pour en accuser les populations et s'en venger sur elles est un procédé familier de la guerre germanique.

Entre ces hypothèses contraires d'un guet-apens belge puni par une représaille

allemande, ou d'un attentat allemand sans provocation belge, il n'y avait qu'un moyen de choisir avec certitude : confronter les contradicteurs et comparer leurs preuves. La proposition fut faite par le Gouvernement belge et déclinée par l'État-Major allemand. C'était l'inverse de ce qu'on aurait attendu : les Allemands occupaient tout le pays de l'enquête, ils avaient de multiples et tragiques facilités pour peser sur la parole et sur le silence des témoins. Si le Gouvernement belge affrontait de telles chances, c'était la preuve qu'il croyait à son droit ; si elles ne suffisaient pas à l'État-Major allemand, c'était une présomption qu'il craignait d'exposer au choc des faits l'orgueil de son armée.

Cet orgueil n'était que celui de l'État-Major, qui dans aucun pays n'est toute l'opinion. Cette opinion en Allemagne avait toujours eu ses centres d'autonomie. Le clergé catholique y avait à d'autres époques

défendu courageusement sa conscience contre l'État lui-même. Les associations secrètes qui, tantôt pour l'indépendance nationale et tantôt pour la liberté politique, avaient secondé ou combattu le pouvoir, survivaient dans la franc-maçonnerie. Et le socialisme, le dernier venu comme l'unique héritier de l'avenir, se disait l'adversaire naturel de l'armée et l'ouvrier de la justice sociale. C'est aux socialistes que l'occasion de travailler pour la justice fut d'abord offerte. Peu de jours après le sac de Louvain deux députés socialistes, l'un de Chemnitz, l'autre de Hambourg, se rendent à la Maison du Peuple à Bruxelles. D'après eux : « les atrocités commises en Belgique n'étaient que la juste punition des attentats commis par les civils sur les troupes allemandes ; il était démontré qu'à Louvain notamment les civils avaient tiré sur les troupes... Les officiers qui commandaient à Louvain, appartenant aux classes les plus

cultivées de l'Allemagne, étaient tous incapables de commettre le moindre attentat sans y avoir été poussés par l'attitude de la population. » Les membres belges du parti ouvrier répondent par une demande d'enquête contradictoire ; elle ne fut pas acceptée par les députés allemands. La même proposition fut renouvelée à Scheideman, qui énonce à Amsterdam les mêmes griefs devant le Comité directeur du socialisme hollandais. Le président de ce Comité propose de nouveau l'enquête. Scheideman se dérobe. C'est au Parti socialiste lui-même, au « Parteivorstand » que le sénateur socialiste de Hollande fait la même sommation. Elle est déclinée.

Le 27 septembre 1914, le grand-maître de la franc-maçonnerie belge écrit aux neuf grandes loges d'Allemagne. « Pour éviter le retour d'horreurs que déplorent tous les hommes civilisés », il propose la réunion de

délégués des grandes loges appartenant aux pays neutres pour parcourir la Belgique envahie et conclure. Le 7 octobre, la grande loge de Darmstadt répond : « je refuse de faire aux hommes allemands en campagne et aux groupes politiques l'injure d'avoir douté de leur humanité. J'ai la plus ferme confiance dans nos armées et la conviction qu'elles mènent humainement la guerre scélérate dirigée contre nous. » Le 8 octobre la grande loge de Bayreuth : « Nous savons que des atrocités sont commises par nos ennemis de l'Est et de l'Ouest, et sont imputables aux ordres directs d'officiers de haut grade ou aux excitations de prêtres fanatiques. Nous connaissons trop la discipline des soldats allemands pour les croire capables d'actes semblables. » Sept loges ne répondent pas. Celles de Darmstadt et de Bayreuth ont répondu pour toutes. A toutes le grand-maître de la franc-maçonnerie belge envoie cet adieu : « Vous n'avez

pas vu, vous n'avez pas entendu et vous vous prononcez. »

Le 14 novembre 1915, l'épiscopat belge adressait une lettre aux évêques d'Allemagne, de Bavière et d'Autriche-Hongrie : « Le fait n'est plus niable. La Belgique est martyre... Vous voulez vous persuader que cela n'est pas, parce que cela ne peut pas être. Et contraints par l'évidence, nous vous répondons que cela peut être, parce que cela est. Devant le fait il n'y a pas de présomption qui tienne. Il n'y a pour vous comme pour nous qu'une issue : la vérification des faits par une Commission dont l'impartialité soit et apparaisse à tous indiscutable. » Pas d'autre initiative du clergé en Allemagne que la protestation adressée par les Cardinaux von Hartmann de Cologne et von Bellinger de Munich à l'Empereur pour se dire « révoltés des diffamations contre la patrie allemande et sa glorieuse armée ».

Les groupes, si impartiaux soient-ils, ne forment dans la nation qu'une minorité. Mais dans cette nation il y a une force supérieure par l'influence à toutes les autres : c'est le magistère social, la franc-maçonnerie, le sacerdoce de ceux qui enseignent. Nulle part des hommes n'inspirèrent aux autres hommes une foi, une docilité, un respect comparables. Or ces maîtres les plus illustres se sentirent mis en demeure de dire au peuple ce qu'il devait penser : et les 93 intellectuels qui s'étaient eux-mêmes donné mandat pour tous, prononcèrent : « Il n'est pas vrai que nos soldats aient porté atteinte à la vie et aux biens d'un seul citoyen belge sans y avoir été forcés par la dure nécessité d'une défense légitime... C'est la population qui n'a cessé de tirer traîtreusement sur nos troupes, d'égorger nos médecins, de mutiler nos blessés... Il n'est pas vrai que nos troupes aient brutalement détruit Louvain. Perfi-

dement assaillies dans leurs cantonnements par une population en fureur, elles ont dû bien à contre-cœur user de représailles et canonner la ville. » Et les professeurs des 22 universités reprennent : « Vous tous qui savez que notre armée... comprend toute la nation... et en quel esprit et avec quel succès la jeunesse est instruite et élevée... nous vous prions d'être nos témoins et de dire si ce que nos ennemis rapportent est exact et s'il est vrai que l'armée allemande est une horde de barbares et une bande d'incendiaires. »

Cette fois l'Allemagne elle-même a parlé. Les socialistes qui, sur la conduite de la guerre, pensaient comme les généraux, qui pensaient comme les prêtres, qui pensaient comme les francs-maçons, étaient donc les échos identiques d'une volonté unanime. Cette unanimité met l'Allemagne entière à part de toutes les nations. Un peuple existe qui, pour se justifier, a besoin d'affir-

mations et n'a pas besoin de preuves. On ne comprend pas. Et pourtant il faut comprendre la raison de cette déraison. Car résoudre cette énigme est pénétrer le secret même de la « culture ». .

Avant la « culture », la civilisation avait ses lois simples et stables. Elles prescrivaient le respect des hommes les uns pour les autres. Malgré les différences de condition et de race, ils lui apparaissaient semblables de nature, perfectibles de mœurs, et tellement faits pour une autonomie essentielle qu'ils avaient également à craindre l'excès et l'absence de la liberté : car soit qu'elle permette aux uns de trop faire, soit qu'elle oblige les autres à trop souffrir, elle détend entre eux l'égalité de nature. Cette civilisation avait pour sa devise : La Paix dans la Justice. L'Écriture célèbre les ères heureuses par ces mots : « La Justice et la Paix se sont embrassées. » Elles ne s'embrassent pas toujours parce

que la Justice a ses ennemis, doit contre eux se défendre, et la Force devient alors la servante du Droit. Les sociétés humaines reconnaissent cette hiérarchie quand elles consentent à être jugées sur leurs actes. En rendant compte de leurs actes elles sollicitent l'approbation de la Justice. Une seule soustrait ses actes à cet examen par ce raisonnement : « Je suis parfaite ; je ne le serais pas si je commettais des fautes, donc toute accusation portée contre moi tombe. » Tout le système repose sur un syllogisme qui soutient une idolâtrie. La race qui l'emporte par l'intelligence, le nombre et la vigueur doit dans l'anarchie des états établir l'ordre par l'unité. La résistance à cette hégémonie est une révolte contre la civilisation. Ennemis de la culture, les ennemis de l'Allemagne ont pour droit unique d'être amenés par la contrainte la plus efficace à l'obéissance qui est à leur avantage, et la seule faute de l'Allemagne

serait de ne pas réussir, puisque sa victoire est le bien commun. La sainteté du but absout les moyens. L'Allemagne n'a pas à soumettre aux peuples les actes par lesquels elle les élève, parce qu'il n'y a pas entre elle et eux égalité de nature et qu'elle ne peut, étant leur éducatrice, devenir leur justiciable. L'Allemagne ne peut pas soumettre ses actes au jugement, parce qu'il serait contraire à cette vocation de soumettre les actes qu'elle inspire à des chicanes de détail. C'est en amoindrissant dans les fils de l'Allemagne une sensiblerie trop attentive aux droits individuels que l'éducation les prépare au devoir seul essentiel : la fidélité à l'Allemagne. Et, quand ils ont agi, promener sur la grande œuvre la petite et tremblante lueur des scrupules serait, en inquiétant les consciences sur le passé, affaiblir la vigueur des futurs efforts. L'opinion, quand elle juge la guerre, doit donc se refuser à l'examen des faits, répandre

de haut sur leur ensemble l'amnistie et, les yeux tournés seulement vers l'avenir, célébrer la gloire des héros qui marchent à lui, fût-ce dans le sang, les atrocités et les parjures.

Sacrifier tous et tout à la victoire de la race, a une apparence d'héroïsme sauvage qui a trompé ce peuple jusqu'au délire de l'orgueil. En réalité, il y a là un dérèglement de la raison, une maladie de la conscience, une abdication de l'autonomie personnelle dans l'infaillibilité collective et, au service d'une avidité infinie, un renoncement à toute morale.

La morale universelle fut pourtant celle de l'Allemagne, et les éducateurs d'Outre-Rhin enseignèrent, eux aussi, la tempérance dans les désirs, la modération dans le succès, le respect des faibles, la bonté. Mais là ces vertus de civilisation étaient menacées par un vice congénital que les observateurs de la Germanie à ses origines,

César et Tacite, avaient marqué comme son caractère essentiel, une cupidité brutale de prendre. La plus sûre garantie de sa morale fut la longue anémie du corps germanique. Il s'intéressa aux droits des faibles tant qu'il fut faible. Le jour où l'autorité des Hohenzollern sur la Prusse et de la Prusse sur l'Allemagne forgea l'arme de domination, la race tressaillit à l'approche du vieux Dieu qu'elle n'avait pas cessé d'attendre et son hymne d'allégresse fut chanté par ses hommes d'épée, ses premiers philosophes de la force. Pour sauver l'Allemagne il aurait fallu qu'alors ses éducateurs soutinssent sa conscience contre ses instincts; mais en eux-mêmes commandait la passion qu'ils auraient dû dompter. Comment résister quand dans la seconde moitié du XIXe siècle, le destin lui-même se convertissait? Les défaites du Danemark, de l'Autriche, de la France étaient les défaites de l'ancienne morale, et lui garder

fidélité eût été pour la nouvelle Allemagne se désavouer elle-même. Dès lors l'homme de guerre, l'homme de doctrine, et la multitude communiaient dans la certitude que le droit n'est rien et que la force suffit à tout. Le sublime de cette immoralité fut l'agression de 1914. La neutralité de la Belgique est garantie par la Prusse, mais la Belgique est le meilleur chemin pour surprendre la France : la Belgique est envahie. La résistance des Belges donne du répit à la France : on abattra cette ténacité imprévue par la terreur. Dans cette Belgique mise à feu et à sang, un sort moins dur semble assuré à Louvain : sa Bibliothèque et son Université sont inviolables d'après les Conventions de La Haye. Mais le mépris des engagements est commandé par l'intérêt. L'Université est la gloire du clergé belge et ce clergé inspire le fanatisme patriotique : frapper l'Université sera atteindre au plus sensible le prêtre. Cette

Université est la propagatrice la plus obstinée de la vieille morale. Elle perpétue dans les âmes les duperies surannées : « heureux les pacifiques, les miséricordieux, ceux qui ont faim et soif de la justice », et par là elle offense la culture qui dit : « heureux les forts, les impitoyables, ceux qui ont faim et soif de la victoire ». Mettre le feu à une école de révolte contre la civilisation véritable sera découvrir, dans l'horreur même de cette destruction, un symbole à la valeur des deux doctrines et prouver que tout est poussière devant la force. La destinée de Louvain était une conséquence naturelle de la culture. Comment les soldats de cette culture auraient-ils reculé devant les actes ? Et comment leurs actes auraient-ils été blamés par les maîtres de la culture ?

Et toutefois, c'est ici que le système trahit une inconséquence imprévue. Pour ces maîtres de la raison allemande, adorateurs de la force allemande, une seule attitude

était logique en face des faits, même les plus odieux : honorer dans les actes la doctrine qui les rendait nécessaires, accueillir avec orgueil les barbaries préparatoires de la culture et compléter la culture par les grandes impudeurs de la sincérité. Or cette impudeur se déconcerte quand elle est mise à l'épreuve des rencontres avec les pires violences. Alors les plus impérieusement idolâtres de la force prouvent par un embarras en contradiction avec leur principe, que le droit de la force a des limites : car eux-mêmes n'osent pas la déclarer absoute par sa mission, quoi qu'elle fasse. Les antiques préjugés sur le respect dû aux engagements, aux biens, aux personnes survivent encore dans la plupart des sociétés humaines. Même la masse des Allemands qui adorent la fortune allemande passerait de la superstition à l'horreur si leur apparaissait toute nue l'atrocité de desseins et d'actes que l'œuvre

exige. Pour le succès de l'œuvre il est nécessaire que les attentats à l'humanité ne semblent pas voulus de sang-froid, par système, mais commis par surprise, imposés par les circonstances, provoqués par l'adversaire, indispensables au salut. A tout acte qui risquerait de révolter un instinct toujours vivant au fond des consciences, il faut une excuse. Comme l'idolâtrie de la force fait de ces violences une habitude continue, c'est donc un devoir continu de mettre en lumière les circonstances d'excuse. Mais comme l'idolâtrie de la force pousse à l'atrocité spontanée des actes, le plus souvent les circonstances absolutoires n'existent pas. Qu'importe ? L'essentiel est de sauver l'infaillibilité de la culture. Et à cet intérêt suprême peut être sacrifié l'intérêt accessoire, la vérité. L'invention de faits qui, s'ils étaient authentiques, expliqueraient les excès non contestables, devait donc devenir la tâche

principale, écrasante des intellectuels dévoués à la patrie allemande. Mais comment ne pas consentir ce dernier sacrifice au succès? Une légende devait donc se substituer à l'histoire et la continuité des affirmations fausses perpétuer un tir de barrage contre la vérité, pour que la vérité ne vînt pas tenter les âmes. Et enfin, puisqu'il faut absoudre les fautes de l'Allemagne par des faussetés, il faut empêcher que ces faussetés se dénoncent à l'examen des faits. L'insolence des affirmations qui se refusent aux preuves est l'insigne ressource contre le scandale des démentis décisifs. Ainsi le système apparaît dans sa plénitude. La doctrine de la violence a appelé à son secours la doctrine du mensonge. Les deux désordres s'entretiennent l'un par l'autre, dominent inséparables la société allemande, et les hommes qui l'instruisent sont ceux qui la corrompent. Voyez à l'œuvre le mensonge, dès

que la guerre commence. L'envahissement du territoire belge va soulever une désapprobation générale. Aussitôt les créateurs de la vérité allemande affirment que la Belgique a violé elle-même sa neutralité, qu'elle s'est unie durant la paix aux ennemis de l'Allemagne, que les Français en armes avaient précédé en Belgique les Allemands. Le martyre de la Belgique est si effroyable qu'ils le font présenter comme une représaille d'attentats atroces, on les fabrique à mesure des nécessités : les Belges assassinent les soldats allemands, les mutilent, crèvent les yeux des blessés. A Louvain les sommets du mal sont atteints et aussi les sommets du mensonge. La plus grande ruine de Louvain n'est pas le sac d'une ville par une armée. C'est la ruine de la vérité par un peuple. C'est la violation systématique et tranquille de la bonne foi par ceux qui pensent, c'est la crédulité de la foule à l'erreur comme à l'évidence. C'est

l'anéantissement de la conscience dans l'âme collective d'une race.

Voilà donc l'abjecte dégénérescence qui s'offre et prétend s'imposer comme la plénitude de la culture. Car il ne suffit pas à l'Allemagne de s'avilir elle-même. Et quand on pense qu'elle ne veut pas travailler pour elle seule, qu'elle ne veut pas, même ailleurs, de morale supérieure à la sienne et qu'elle travaille en ce moment même à s'imposer comme maîtresse définitive de la civilisation, force est de conclure que le monde entier est mis en péril par cette candidature de la violence et du mensonge indivisibles à l'infaillibilité. Contre l'omnipotence du mensonge, c'est à tous les peuples qu'il appartient de se défendre par la propagande de la vérité. La vérité a pour sources naturelles les écoles d'où coulent les doctrines. Elle est empoisonnée dans le pays où les sources sont le plus abondantes : là ceux qui les boivent deviennent

les possédés d'un égoïsme exterminateur. Même où elle ne commande pas ses doctrines sur la vérité et sur la force, elle recrute des complices parmi les ambitieux, les impatients, les durs, les avides qui, par l'illusion de trouver dans la réussite l'absolution universelle, ébranlent la morale publique et la morale privée. Aussi importe-t-il davantage que la vérité garde ses foyers. Il n'en était pas de plus pur que Louvain parce que sa culture de toutes les sciences dans l'atmosphère chrétienne associait à tous ses travaux particuliers les certitudes protectrices d'une société équitable et fraternelle entre les hommes et entre les peuples. Ces certitudes ne pouvaient souffrir d'un dommage plus direct que le silence de Louvain. Ce silence n'est pas de ceux que prépare le déclin de la vigueur : Louvain a été frappé en pleine vie. L'attentat est d'autant plus intolérable que l'Allemagne a supprimé par le feu, même hors

de chez elle, la contradiction, et que l'attentat solitaire d'une race a diminué la puissance défensive des croyances nécessaires à tous.

Si à Louvain l'Allemagne a agi contre tous et si la Belgique a souffert pour tous, n'est-ce pas par tous que le mal doit être réparé? On l'a pensé à l'Institut de France. On y a conçu l'espoir que les représentants les plus illustres de l'esprit humain dans le monde entier penseraient de même. L'élite intellectuelle du monde a répondu. M. Imbart de la Tour qui a eu l'initiative de l'œuvre et des négociations en a fait connaître le succès. Dès maintenant le concours est unanime et ardent. Il le faudra tel pour relever une si grande ruine, et la collaboration de tous les peuples mettra des années à refaire ce qu'un seul peuple a détruit en un jour. Mais l'Université qu'édifia le zèle catholique devient l'adoptée de la civilisation universelle. Louvain tu revivras,

Louvain où s'allumaient les esprits et où s'apprenait que la première des intelligences est celle du devoir, — école de respect, de justice, de concorde, d'amitié entre les hommes, tu étais la victime désignée de la race résolue à dominer seule toutes les autres. Mais tu seras rétablie, borne de lumière, au seuil des régions dangereuses, des débordements rentrés dans leur lit et tu marqueras ses limites à la démence qui voulut submerger le monde par les crues du Rhin.

Non ! Comme le monde physique, le monde moral a ses lois. Elles sont moins régulières parce que les hommes sont libres d'entrer en conflit avec elles. Mais ils ne sauraient par des luttes brèves comme eux que retarder la gravitation du monde vers la justice. Croire le monde livré à l'anarchie des désordres primitifs est ne regarder ni assez loin, ni assez longtemps. Le monde ne viole jamais la justice sans commencer

une maladie dont il tend à guérir. Dans les luttes du droit et de la force, la force est souvent la maîtresse de l'heure, le droit est le maître de la durée. C'est trop qu'il ait à souffrir et à attendre; mais soit que de nos jours le scepticisme ait, pour se convertir, besoin de preuves plus rapides, soit que la logique des conséquences s'accélère comme la genèse des inventions, les revanches de la justice deviennent plus promptes. Il aura fallu plus de deux siècles à l'Irlande pour obtenir l'indépendance qui sera l'honneur et la sécurité de l'Angleterre. Il aura fallu plus d'un siècle pour rendre évidente la solidarité entre l'avenir de la Pologne et celui de l'Europe, car l'Europe ne sera pas en équilibre stable si la Pologne ne redevient une et libre. Certes la Belgique a souffert à l'égal des races les plus douloureuses : mais quatre ans ont épuisé la puissance du mal ou, pour être plus exact, cette force de violence a suscité

aussitôt les forces de justice par lesquelles elle sera vaincue.

Elles se sont levées dans la Belgique même. La Belgique est faite de plusieurs races et leur diversité fait la richesse du génie national. Dans la paix ces races disputaient sur l'excellence comparée de leurs dons ; l'une de ces races croyait retrouver son caractère dans une nation qu'elle ne connaissait pas tout entière : et l'Allemagne inspirait à quelques-uns des vôtres une admiration qu'elle s'efforçait de transformer en vassalité intellectuelle. La guerre a supprimé ces querelles de la paix. A peine les plus Flamands des Flamands ont-ils vu comment l'Allemagne avait envahi toute la Belgique, menaçait de cupidités définitives tout le territoire, excitait les vivants à se disputer cette tombe ouverte et promettait son appui aux flamingants pour dissoudre l'unité belge, cette unité s'est trouvée intacte, et les diverses langues n'ont affirmé

que l'horreur invincible d'un peuple contre ceux qui n'ont pas de parole et pas de pitié.

Ces forces de justice ont donné à la Belgique des alliés. Quand vous avez refusé le passage à toute l'Allemagne, la France pour qui vous risquiez de mourir devenait aussi attachée à votre vie qu'à la sienne : même ensemble étions-nous de taille ? Mais la certitude du péril où la victoire allemande mettait l'indépendance de tous les peuples a appelé à nous l'Angleterre, — l'Angleterre qui n'est pas toujours le plus commode, mais toujours le plus solide et le plus sûr des compagnons. Et quand la possession de votre littoral permit à l'Allemagne d'organiser une barbarie nouvelle et plus odieuse, l'insécurité universelle des mers, et de chercher jusque dans les neutres des victimes, même les femmes et les enfants, l'Amérique a senti que la civilisation était mise en péril de mort par la cul-

ture, et ce jour-là la force matérielle a été fixée.

Enfin à la force des armes s'est jointe la « puissance des impondérables » que le plus réaliste des politiques a nommée et redoutait. Dans l'univers, ceux qui ne combattent pas regardent. Pour qui est l'opinion de l'univers ? Elle vit occupée de deux hommes : un empereur et un roi. L'empereur avait toutes les forces : il avait hérité la force militaire, il avait créé la force maritime, accru la force industrielle ; il était habile à diriger la force diplomatique, à retenir à son service la force coloniale que la vigueur de son peuple répandait en missions émigrantes sur toute la terre, et par toutes ces énergies de la force, il élevait à l'infini la force d'orgueil innée en cette race, et montrait à cette intelligence, au lieu d'une mission nationale, une mission universelle, comme si toute la terre était plongée dans l'atmosphère allemande. Si

ce souverain avait eu lui-même l'intelligence aussi profonde qu'active, il eût mené en douceur ses chances, et le monde, surpris dans son sommeil, se fût réveillé allemand. Mais l'empereur eut l'impatience de cette domination; il la força, comme le grand joueur de 1870, il saisit les « dés de fer du destin » et les lança contre ses victimes choisies, comme une arme préparée et dont il se croyait sûr. Et cet excès de la force est devenu faiblesse : celui qui voulait violenter la fortune, la lassa et ne la possède pas. Surprise d'abord, mais lui échappant aussitôt, elle l'a égaré à sa suite en des victoires stériles. Comme un voyageur qui a perdu sa route, plus il avance plus il se perd. Il s'enfonce dans son obstination comme en un enlisement; il s'y engloutit.

Le Roi était, avant la guerre, le moins redoutable des souverains. Il gouvernait un des moindres États, si l'on mesure au

mètre un pays si fécond en richesses du sol et de la race. Il était le moins conquérant des princes et placé même hors de l'ambition par la neutralité perpétuelle. Son armée était tout juste un poste d'honneur autour de cette neutralité trop précieuse à tous pour être menacée par personne. C'est à ce roi que l'empereur demanda soudain passage. Le roi n'écouta que le Devoir. Il y avait dans l'antique Rome un temple dont les portes devaient rester closes durant la paix : dans le monde moderne la Belgique est ce temple, le roi en est le gardien, et s'il empêche que l'entrée en soit forcée, c'est à la paix qu'il est fidèle. Il refuse d'ouvrir ses portes, même quand pèse sur elles la plus grande machine de guerre qu'ait encore vue le monde. La lutte est sans espoir, le péril sans limites, le devoir sans récompense. Dans l'héroïsme le roi s'établit à demeure : il y trouve son refuge inviolable; tandis

que son sol est envahi, que ses places succombent, que les choses et les êtres subissent les pires dommages, il recule inflexible ; dans ce royaume dont bientôt quelques lieues à peine lui restent, le roi reste entier, et plus il souffre plus il s'élève.

Pourquoi l'opinion juge-t-elle le roi plus grand que l'empereur ? Parce que l'un est l'empereur de la force et l'autre le roi de la justice. Parce que l'un a compris et l'autre méconnu le devoir. Le droit était rappelé aux souverains par l'antique cérémonial du sacre. Il leur remettait l'épée, instrument de force, et le sceptre, la main de justice. Les deux emblèmes confiés au prince et qui devaient rester indivisibles n'étaient pas égaux en dignité : le souverain devait rester l'homme de l'épée tant qu'il était intact de force — et cela ne dépendait pas de lui seul ; — il devait garder la main de justice tant qu'il était intact de conscience — et cela dépendait de lui. La leçon du

sacre dure toujours. Les souverains sont des porteurs de force tant qu'ils le peuvent, des porteurs de justice tant qu'ils vivent. C'est ce devoir que l'empereur a oublié et que le roi a accompli. L'empereur a jeté la main de justice pour manier plus librement l'épée. Il n'a été que l'empereur de la force et son épée se brise; le roi n'a consenti à perdre ni la main de justice, ni l'épée. Il ne dépendait pas de lui que son épée fût victorieuse, mais il dépendait de lui qu'elle fût héroïque. Par elle il a défendu et gardé intacte la main de justice. Et parce qu'il est le roi de justice, d'autres épées se sont jointes à la sienne pour le secourir et le délivrer.

III

L'ŒUVRE INTERNATIONALE DE LOUVAIN

RAPPORT

PRÉSENTÉ

PAR M. IMBART DE LA TOUR

Membre de l'Institut,
Secrétaire du Comité International.

Messieurs,

Nous apportons à l'Université de Louvain, à la Belgique, l'hommage international des écrivains, des artistes et des savants.

Quatre ans sont passés depuis la catastrophe. Mais la guerre qui se prolonge n'en a pas atténué l'horreur. La bibliothèque de Louvain brûle! De quel émoi douloureux le

monde entier avait tressailli à ce cri! 300.000 volumes, 900 incunables et, parmi eux, des éditions qu'on ne retrouve plus, près d'un millier de manuscrits, et dans ces parchemins ou ces papiers, des documents qu'on ne remplacera point, feuillets à jamais détruits de la grande histoire des idées ou des croyances, une collection incomparable de médailles et de portraits, voilà ce que la pensée humaine a perdu dans la nuit tragique. Sous les décombres des vieilles halles, le feu a anéanti en quelques heures la richesse accumulée par cinq siècles de réflexion et de savoir. De tous les crimes de cette guerre, s'il en est un que rien n'ait provoqué, que rien n'ait justifié, c'est celui-là ; et nous devons remonter bien loin dans le passé pour en retrouver l'exemple. Il restera comme le témoignage implacable, inexpiable, de la barbarie avec laquelle cette guerre a été conduite et des attentats dont la force est capable, quand

elle se met au-dessus et en dehors de la civilisation.

L'élite intellectuelle avait mieux à faire qu'à s'indigner. Le sacrilège appelait une réparation. Et celle-ci devait prendre la forme la plus simple : restaurer la bibliothèque. Au lendemain même du désastre, des bonnes volontés commençaient à s'offrir. En France, en Angleterre, en Hollande, l'intérêt porté à Louvain s'était spontanément traduit par des dons ou des promesses de livres. Mais ainsi fractionné, dispersé, l'hommage risquait d'être stérile. Des générosités particulières, sans cohésion, sans entente, peut-être plus ardentes qu'éclairées, n'eussent donné qu'un apport insuffisant. En tout cas, il eût été diminué : car à ces actes individuels eût manqué le retentissement d'un geste collectif. L'heure paraissait opportune d'un effort commun. C'est à cette préoccupation qu'a répondu l'idée de l'œuvre internationale.

Je voudrais brièvement vous dire comment elle s'est constituée et pourquoi elle s'est constituée.

Il était naturel que l'initiative en vînt de la France. Non que de tous les peuples que pouvait intéresser le sort de la Belgique elle eût été la seule pitoyable; non encore qu'elle se flattât d'être la plus généreuse. Dans cette émulation qui pousse le monde savant à restaurer Louvain, établir des rangs serait superflu. Mais la grandeur de l'obligation se mesure à l'importance du service. Si l'humanité entière est redevable au Gouvernement et à la Nation belges d'avoir sauvé contre les attentats de la force, la sainteté du droit et les valeurs idéales de l'esprit, la France ne peut oublier que leur sacrifice a contribué à la sauver elle-même. Cette gratitude nous dictait notre devoir. Dès septembre 1914, à l'heure où résonnaient les joyeuses fanfares de la Marne, la création de l'œuvre fut décidée et les pro-

moteurs se mirent en devoir de la faire réussir.

La première adhésion à obtenir était celle de la Belgique. Le 25 septembre, l'éminent ministre de la Justice, M. Carton de Wiart, nous la donna. Il voulut bien me dire qu'aucune initiative ne pouvait être plus agréable au Cardinal Mercier, au Gouvernement, à la Nation ; et pour garder le contact il délégua auprès du Comité en formation M. Van den Heuvel, ministre d'État et membre du Conseil d'Administration de l'Université de Louvain. Ainsi c'est à Sainte-Adresse, terre française devenue comme un enclos de patrie belge, que fut dressé l'acte de naissance du nouveau-né. Il attendait ses parrains. Dans l'Institut de France, écrivains, philosophes, savants, artistes, tous pouvaient s'offrir... On dut se limiter. Nous songeâmes d'abord à ceux que leurs relations avec la Belgique ou les pays étrangers mettaient le plus à même de frayer à l'en-

fant sa voie dans le monde. Des penseurs comme Boutroux et Bergson, un poète comme Rostand, un historien comme Hanotaux, des savants comme Perrier, Picard, Lippmann, des érudits comme Omont et Babelon, des artistes comme Mercié, Bonnat, Saint-Saëns, un jurisconsulte, Renault, un grand publiciste, F. Charmes, un économiste, Leroy-Beaulieu, tous trois hélas, disparus aujourd'hui, quels garants de son avenir ! Et que cet aréopage ait choisi pour le présider le secrétaire perpétuel de l'Académie Française, ce n'était point seulement placer l'œuvre en quelque sorte sous l'égide de la plus ancienne, de la plus illustre des compagnies intellectuelles du monde, mais appeler à sa tête l'homme qui, par la dignité de sa vie et la noblesse de sa pensée, son dévouement aux œuvres sociales, son amour des libertés comme du bien public, répondait le mieux à l'idéal que la Belgique s'est faite du chrétien et de l'homme et dont

son grand Cardinal restera devant l'histoire l'immortel représentant.

En janvier 1915, nous étions prêts. Deux documents furent rédigés alors. Le premier était l'appel aux hautes personnalités de l'étranger dont nous voulions obtenir le concours. Le second contenait le plan de l'œuvre et les moyens d'exécution. Trois organismes, disions-nous, devront ètre créés : un « Comité International » qui sera en quelque sorte un Comité d'Honneur, de patronage, destiné à faire connaître l'œuvre, à affirmer par un appel commun, signé de tous ses membres, la solidarité étroite qui doit unir les corps savants... Les membres de l'Institut de France qui en ont pris l'initiative n'ont pas d'autre rôle que de préparer sa formation. — Des « Comités Nationaux » : à eux l'œuvre pratique. Créés dans chaque pays, ces organismes pourront se rattacher toutes les personnalités, toutes les autorités dont le concours

leur paraîtra utile. Ils feront connaître l'appel du Comité International ; ils provoqueront les dons de livres ou les souscriptions. — Enfin, sous la direction d'un délégué de Louvain, un « Commissariat Général ». Par ses soins seront centralisés, premièrement, toutes les listes des publications ou des livres offerts : l'on préparera ainsi un classement et un catalogue — en second lieu, les sommes d'argent recueillies par les Comités, les organisations locales ou versées par les particuliers. — Et nous ajoutions : « Le Gouvernement belge reste seul juge de l'époque où il sera convenable de lancer l'appel dans les différents pays. Il a été également spécifié qu'en aucun cas cet hommage, ces générosités, ne rendraient quitte l'Allemagne des indemnités légitimement dues. Ces réclamations, la Belgique se chargera de les faire valoir lors du règlement des clauses de paix. »

Ce programme fut scrupuleusement suivi. Le Comité songea d'abord à rallier l'opinion savante des deux grands pays dont la décision allait préjuger de l'attitude des autres : l'Angleterre et les États-Unis. Quel refus aurions-nous à craindre ? L'Angleterre qui n'était entrée dans la lutte que pour défendre l'indépendance de la Belgique, et qui, à ce splendide effort devait mettre sa ténacité, sa puissance et son honneur, l'Angleterre qui avait offert comme une autre patrie aux blessés, aux fugitifs, aux orphelins de ce malheureux pays, comment eût-elle hésité ? Et les Etats-Unis ? Qui, parmi les neutres, avait témoigné à la population belge une sympathie plus active, un empressement plus généreux, une compassion plus efficace ? Autant qu'en France, qu'en Angleterre, le désastre de Louvain y avait soulevé l'indignation. Ses professeurs y avaient trouvé asile, comme à Paris, à Edimbourg, à Oxford... Anglais et Améri-

cains nous comprirent. Ici, sur l'initiative de lord Bryce, l'adhésion des deux grands centres intellectuels, l'Académie Britannique et la Société Royale, fut assurée, et nous eûmes celle de professeurs éminents d'Oxford, de Glascow, d'Edimbourg et de Cambridge. Là, grâce aux démarches de M. de Sadeler, ministre d'État de Belgique, en résidence à New-York, les concours les plus éminents furent assurés à l'œuvre. Sous le patronage de MM. Roosevelt et Taft, du Cardinal Gibbons, de Carnegie, le président de Columbia, M. Butler s'en est fait le promoteur. Le Comité national américain s'est même constitué le premier de tous. Les plus hautes personnalités de la science, de la politique, des arts, de la finance lui appartiennent. Mais qui ne sait que pour l'Amérique, concevoir, entreprendre, réussir, ne font qu'un ? Elle est l'action mise au service du cœur.

Le succès nous enhardit. Nous conti-

nuâmes notre quête intellectuelle. Naturellement le Comité a frappé à la porte de ses voisins. Italie, Suisse, Espagne, furent invitées à grossir ce fonds de bourse. Nous étions si sûrs de la réponse ! L'Italie, patrie de l'humanisme et de la beauté, ne pouvait rester indifférente à la destruction des monuments, à l'attentat commis contre un des sanctuaires de la culture classique ; et elle n'ignorait pas qu'à la veille de la guerre, le Cardinal Mercier venait d'instituer à Louvain une chaire consacrée à l'étude d'un des plus grands de ses fils : Dante. La Suisse, terre classique de la liberté qui, placée sous la même loi que la Belgique, eût comme elle défendu son indépendance au prix de son sang, avait été la première à s'émouvoir du douloureux martyre. L'Espagne si éprise d'héroïsme, si attachée à la science du droit, et qui eut avec Louvain tant de contacts intellectuels, n'admettait pas que sa neutralité dans la guerre fut

violée par ses sympathies envers le peuple qui en était la victime involontaire. Dans ces pays, la pitié, la réprobation firent écho aux nôtres : des académies, des universités ou des bibliothèques, les intellectuels sont venus. Présage heureux de l'accueil qui nous attendait sur des terres plus lointaines. Partout où notre voix s'est fait entendre elle a trouvé l'audience de l'opinion. Des Scandinaves aux Balkaniques, de l'Extrême-Orient à l'Amérique latine, au Canada, en Pologne même, des savants, des lettrés, des artistes, hommes de talent ou hommes de cœur, ont tenu à apposer au bas du grand acte de réparation leur signature. Et pour ne parler que des morts, une des dernières pensées de l'illustre Sinkiewicz n'avait-elle pas été de nous envoyer une adhésion enthousiaste... Voici enfin, au-dessus des royautés du savoir, le plus haut magistère de la vie morale, la Papauté, venant sceller l'accord et consacrer notre œuvre. Le Saint-Siège

s'est fait représenter au sein du Comité International. Et nous sommes profondément reconnaissants à S. S. Benoît XV qui a bien voulu informer M. le ministre de Belgique que la bibliothèque de Louvain aurait sa part dans l'admirable trésor de la Bibliothèque du Vatican.

Ces amis de Louvain, de quel cœur, avec quelle effusion, nous les remercions tous... Je voudrais vous lire les adhésions, les lettres, enthousiastes ou douloureuses, de tous ces grands ouvriers de l'art et de la pensée. Le temps n'est pas venu encore de les livrer à la publicité. Ces voix éloquentes ou attendries risqueraient de se perdre dans le fracas des armes. Nous les gardons pieusement. Elles formeront comme le Livre d'Or que nous remettrons à l'heure de la paix, dans les archives de l'Université nouvelle. Mais Louvain a déjà reçu des hommages publics et ceux-là, vous m'en voudriez de ne pas les évoquer dans cette

enceinte. Rappelez-vous cette première adresse des catholiques italiens qui, dès décembre 1914, flétrissaient le crime et le traitement odieux infligé à la Belgique. Rappelez-vous l'admirable lettre des professeurs de l'Université protestante de Neufchâtel. De quel accent ils ont proclamé les liens qui unissent entre eux les corps savants et envoyé à l'Université décimée l'offrande de leur respect, de leur admiration, de leur chrétienne sollicitude. Rappelez-vous le manifeste des intellectuels catholiques d'Espagne, dont les cinq cents signataires communiaient aux souffrances du peuple belge. Et cette exclamation d'un des plus nobles écrivains de la patrie de Cervantès : « Ils (les Allemands) ont fait une patrie éternelle de cette Belgique, martyre du droit international, du droit des gens, du droit chrétien. » Quel accueil enthousiaste a partout reçu le bibliothécaire de Louvain, M. Delannoy, allant plaider notre cause en

Portugal et dans l'Amérique latine ! Là où il s'arrête, autorités, sociétés savantes, notabilités locales se mettent à son service. Là où il parle, les hommes les plus influents, les plus éminents lui font cortège. A Rio, c'est l'illustre Barbosa qui prend la tête du mouvement et provoque la formation d'un Comité national. A Lima, ce sont les intellectuels qui votent une adresse enthousiaste à la France d'où est partie l'initiative. A La Paz, c'est le président de la Société de Géographie qui rappelle ce que l'Amérique latine a perdu au sac de Louvain : « Textes écrits ou imprimés de l'époque de Charles-Quint, de Philippe II, dans lesquels les imprimeurs de la Belgique ont publié tant d'œuvres, de dessins, d'estampes, sur son histoire... » Oui, en vérité, le monde entier s'est senti atteint par le désastre. Dans le brasier de Louvain, c'est bien une part du patrimoine universel qui a été consumée.

Je n'insiste pas. Aujourd'hui 239 adhésions (d'autres sont attendues encore) réparties entre 25 Etats, comprenant les noms les plus illustres de la science, de la littérature, des Beaux-Arts, et derrière ce Comité international, forcément un peu restreint, des Comités nationaux qui se forment; l'accord unanime dans l'hommage, le succès assuré dans les libéralités, cette offrande des peuples bientôt déposée aux pieds de la Belgique restaurée, nous n'en doutons pas, dans son indépendance, voilà notre œuvre.

Vous avez eu, Messieurs, comme l'esquisse de son histoire. Je voudrais maintenant vous dire quelles raisons l'ont inspirée et ce qu'elle signifie.

En voici le caractère le plus apparent : l'unanimité. Cet accord de l'élite s'est préparé dans le silence et dans le recueillement. Non, messieurs, n'y cherchons pas un jet de passion aveugle, je ne sais quel

complot ténébreux, quel guet-apens perfide contre le bon renom d'une race ou l'honneur d'une armée. Le noble et pur hommage rendu à Louvain ne peut être une création de la haine. L'énormité du crime fit le ralliement des réprobateurs. Qui donc, en 1915, parmi ceux qui s'associaient à notre œuvre, au moment même où ils s'y associaient, se disait l'ennemi de l'Allemagne? Combien même de ces savants s'étaient hautement déclarés les disciples de ses méthodes et les admirateurs de son génie? Presque tous étaient des neutres. Et cependant, ces neutres sont venus. Ils sont venus tous, confondus dans un même sentiment de sympathie, de générosité, de justice, du Nord au Midi, de l'Orient comme de l'Occident, du monde des peuples ou du monde des idées, nations mûries par des siècles de gloire ou riches de jeunesse et de rêves, croyants ou incrédules, catholiques ou protestants, spiritualistes ou po-

sitivistes, défenseurs de la tradition ou apôtres d'un ordre nouveau, tous, sans hésitation, sans arrière-pensée, sans calcul égoïste d'opinion ou de parti, sans supputer d'avance pour se décider les risques de victoire et de défaite. Jamais pacte plus libre, plus spontané n'a uni des hommes. Autour de la Belgique s'est faite comme l'union sacrée de l'humanité pensante. Ah! certes, élan fraternel des corps savants envers un de leurs membres qui a souffert. Mais cela même n'explique rien. Ce grand acte a un autre sens. Il est à la fois un légitime hommage et une solennelle affirmation.

L'hommage! le monde savant le devait à Louvain. Qui donc a mieux que la vieille Université mérité de l'intelligence humaine? Fondée en 1426, après Paris, après Bologne, après Cologne, mais avant Bâle, Leipzig, Erfurth, elle fut une des aînées de l'Europe. Mais la noblesse des institutions

comme des individus ne se mesure pas toujours à leur vieillesse. Elle s'authentifie par des services. De ceux de Louvain, nous profitons encore. Une des premières, l'université a reçu le baptême de l'esprit nouveau : la Renaissance. Alors qu'auprès d'elle, un Van Eyck, un Memling préparaient le réveil de l'art, ses admirables « frères de la vie commune » initiaient la France et l'Allemagne à celui des idées. Son humanisme a fécondé le nôtre. Ses maîtres, un Wesel, un Gaguin, un Martin de Delft ont enseigné à Paris. Ses imprimeurs ont servi de modèle à ceux de l'Espagne. Au début de ce XVIe siècle si agité, si passionné, où donc était le foyer le plus vivant de l'Europe? C'est à Louvain qu'Erasme, que Vivès ont enseigné. C'est à Louvain que fut fondé, en 1517, le Collège des Trois Langues, précurseur de notre Collège de France, premier sanctuaire où vinrent communier d'un même élan lettres

antiques et lettres chrétiennes. C'est à Louvain que Vésale a créé la médecine moderne en écrivant son grand ouvrage sur l'anatomie du corps humain. La bibliothèque en avait gardé jalousement l'exemplaire primitif, celui même qu'un empereur d'Allemagne, Charles-Quint, avait offert à l'université d'Adrien d'Utrecht et que les soldats d'un autre empereur allemand ont détruit. C'est à Louvain que Juste Lipse, un des hommes les plus doctes de son siècle, l'aîné de notre Montaigne, a fondé la philologie. Et quand l'éclat des lettres s'est assombri, quand, dans la tourmente doctrinale qui emportait le siècle, les esprits las de beauté et de savoir ont poussé à fond l'étude de la valeur, de la destinée de l'homme, des notions de foi, de grâce, de liberté, quel ne fut pas le rôle de Louvain dans le choc des systèmes et l'éclat des controverses : comment oublier que nulle part les droits de l'esprit humain ne furent mieux

défendus, qu'entre le christianisme et la raison, la liberté et la grâce, une conciliation ne fut nulle part plus sincèrement cherchée, et qu'à un moment, l'université de Baïus, de Jansénius fut le centre le plus actif de la pensée religieuse qui en dehors de la Réforme, et depuis elle, ait rayonné sur la chrétienté ?

Mais le monde ne s'unit pas seulement autour d'un des antiques foyers du savoir, comme sur l'aïeule se penchent les caresses aimantes des tout petits. Son hommage va plus haut encore : à la Belgique, à ses Souverains, au cher et noble pays qui, entraîné malgré lui dans cette guerre, a donné au monde le plus grand exemple d'idéalisme, en sacrifiant son repos, son sol, sa richesse, ses fils, tout, pour sauver le droit et l'honneur.

O Belges ! nous le savions, la vieille université ne fut pas seulement la plus glorieuse de vos institutions. Elle fut vraiment

votre âme. Elle ne vous a pas uniquement donné les plus éminents de vos ancêtres : elle a été l'éducatrice de votre conscience publique. Elle est née avec votre unité, celle que vous donna une maison française : la Bourgogne. Placée à la croisée des routes qui mènent des pays rhénans à la Flandre, ou de l'Escaut à la Meuse, à la lisière flottante des deux grandes régions qui ont constitué votre pays, elle en a soudé les aspirations, les énergies, les langues même, et de tout cela, plus encore que la main des politiques, elle a fait un peuple. Vous n'étiez encore qu'une nationalité morale, soumise à l'étranger, que l'*Alma mater* de Louvain s'était faite l'ardent apôtre de vos libertés et de vos droits. Elle les a défendus contre le despotisme de Philippe II ; elle les a maintenus contre la domination tracassière de l'Autriche; aux mesures d'oppression de Joseph II, ses maîtres ont répondu en descendant de leur chaire, et en se résignant

au silence ou à l'exil. Plus tard, à l'athéisme officiel et intolérant de notre Terreur qui l'invitait à adhérer à ses négations, elle a opposé les résistances de ses doctrines et de sa conscience, aimant mieux disparaître que se déshonorer. Et quand avec votre indépendance elle a retrouvé la vie, ce fut encore pour défendre, pour propager le vieil idéal de votre histoire, conciliant la foi religieuse, l'universalisme du savoir, l'unité de la patrie, le culte des libertés publiques... Comme nous comprenons les liens qui vous attachent à ce qui est le symbole de votre race, devenu aujourd'hui, par surcroît, le symbole de votre martyre ! L'honorer, c'est vous honorer vous-mêmes. En Louvain, l'élite pensante ne glorifie pas seulement le passé de gloire, mais un présent de douleur, et ce qu'elle vous porte aussi c'est un message d'espoir et de résurrection.

Messieurs, cet hommage unanime n'est point la seule signification de notre œuvre,

Elle en a une autre, moins visible, plus profonde. Autour de la bibliothèque incendiée, s'affirme, se définit ce que doit être désormais la solidarité des corps savants.

On peut discuter sur la société des nations, se demander si elle est possible, si les peuples abdiqueront jamais, en faveur de la royauté de la justice, leurs préjugés, leurs égoïsmes, ce qu'ils jugent être leurs nécessités vitales. Ce que je sais, c'est qu'une loi invincible poussera toujours les intelligences à se chercher comme à s'unir. L'Europe a connu jadis cet internationalisme des esprits. Ses universités ont été comme ces foyers de lumière qui se renvoient leurs rayons les uns les autres. Rome, Cologne, Oxford, Louvain, Salamanque, Paris étaient en contact étroit. La science comme la foi avait ses pèlerins, étudiants ou maîtres qui, parcourant les routes de l'Europe, allaient alternativement dans chacune d'elles chercher ou distribuer

les largesses de la pensée humaine. Les universités en déclin, l'humanisme devint à son heure ce principe d'union. Lui aussi, au-dessus des frontières et des peuples, il avait érigé l'aristocratie du goût et du savoir. Il avait rapproché les élites dans un même culte du beau ou des vérités morales et il leur avait donné comme une liturgie sacrée, une langue commune. Et quand sa vertu fut épuisée, quand sous l'éclosion des énergies nationales, chaque peuple prétendit traduire à sa manière ses sentiments ou ses rêves, faire de la littérature ou de l'art les témoins de sa vie comme les courtisans de sa gloire, une autre puissance d'universalisme apparaît à son tour : la science. Ouvrière d'unité incomparable, par cela même qu'elle était la science, c'est-à-dire l'impersonnel, — non plus l'essor de l'imagination livrée à son caprice, mais une discipline de la raison, une dépendance des choses, la sujétion au réel, nous offrant

dans un domaine délimité des méthodes semblables, une même fin à atteindre par les mêmes moyens. Et ainsi plus que jamais une grande vertu d'unité fut attaché à la grande puissance de connaître. Conquérants d'inconnus, semeurs de découvertes, jadis isolés dans l'immensité des foules, se sentirent vraiment frères dans la communauté de la recherche. Académies, universités, bibliothèques, laboratoires, ruches fécondes et ordonnées où s'élabore le miel de l'esprit, eurent conscience de n'être que les artisans d'une œuvre collective. L'intelligence retrouva ou étendit ses contacts. Ses représentants reprirent les routes délaissées qui menaient jadis aux centres les plus variés de la culture. Congrès, échanges, unions universitaires, rapprochaient dans une pénétration plus intime, dans une coopération plus féconde, les travailleurs dispersés et les corps savants. Le monde crut posséder alors ce que la religion n'avait pu

lui assurer, l'unité vivante et durable des esprits. De plus en plus, la science semblait créer un même niveau d'humanité.

Messieurs, le monde se trompait. Aux lueurs de Louvain s'est effondré son rêve. L'incendie d'une bibliothèque lui a révélé quels forfaits pouvaient se commettre au nom et par les procédés de la science. Il sait maintenant de quoi est capable la vierge de lumière quand, se déshonorant elle-même, elle se prostitue à la force. Mais du même coup aussi, le monde a compris l'impuissance du savoir à conduire ses destinées. Une barbarie scientifique ne sera jamais qu'une barbarie. A l'unité de la civilisation il faut un ciment plus pur, un idéal qui ne puisse à de tels attentats descendre, ni condescendre.

Ne maudissons plus la catastrophe qui nous vaut ces évidences. Un beau geste de fraternité intellectuelle va restaurer Louvain, mais à son tour Louvain aura créé

une solidarité, plus large, plus féconde, des esprits. Sur ses ruines se rejoignent, se retrouvent tous ceux qui, séparés par les frontières de races, de patries, de croyances, communient au moins dans une vérité universelle : l'affirmation de ces lois morales, fondées sur la conscience et sur la raison, principe spirituel sans lequel l'humanité ne peut pas vivre. Louvain sera comme leur point de ralliement, comme l'emblème de leur foi commune. Et si leur voix s'élève aujourd'hui, c'est pour proclamer, contre une doctrine qui met la science et la puissance au-dessus de tout, au-dessus du droit, au-dessus de la justice, au-dessus de la vérité même : non, il n'est pas vrai que la science puisse se libérer de ces règles supérieures, éternelles qui dominent la vie. Science et conscience ne se séparent point. Explorer le ciel, découvrir les lois des corps, arracher à la matière ses secrets, donner à l'homme des instruments nouveaux de puis-

sance, lui assurer la maîtrise de l'univers, ne sont que des moyens. Notre perfection est le but. Connaître pour pouvoir, certes! mais combien plus connaître et pouvoir pour accroître le bien! La vraie culture ne sera pas celle qui livrera la terre à une oligarchie de forts et d'habiles qui organiseront les peuples par la contrainte, fût-ce même pour leur bonheur. Elle est l'éducation progressive des âmes, la discipline des égoïsmes, la soumission des forces aveugles, qui sont le poids de la matière, aux forces morales et libres qui rapprochent de Dieu, et c'est cela qui est cette fleur exquise de l'histoire humaine qui s'appelle la civilisation. — Non, il n'est pas vrai que justice, bonté, conscience, dignité humaine, ne soient que des songes, l'artifice insidieux par lequel les faibles essayent d'échapper à l'étreinte légitime des forts. La force qui peut tout ne peut pas tout. Si bien souvent, hélas! elle nous a infligé sa candidature au

succès, nous connaissons ses déceptions et ses défaites. Si, plus d'une fois, la lutte a été un agent de transformations timides et de progrès, les sociétés humaines ont aussi trouvé dans l'accord pour la vie une condition de prospérité et d'équilibre. En tous cas ceux-là continuent la plus vieille, la plus noble des traditions spirituelles, celle des siècles de philosophie et de christianisme, qui travaillent à brider la force, à la soumettre à la justice, et quand, malgré tout, l'épée reste l'arbitre, à contraindre ceux qui la tirent, suivant le mot de notre Bossuet, à faire équitablement la guerre. — Non, il n'est pas vrai qu'accords, traités, conventions, droits des nations, droits des gens, ne soient que des formules vaines, destinées à être foulées aux pieds comme ces feuilles mortes que balaye la tempête. La conférence de La Haye avait imposé aux belligérants le respect des œuvres d'art ou des œuvres de l'esprit, aussi inviolables.

aussi intangibles que la vie et la propriété des populations civiles. De quel nom flétrirons-nous donc l'attentat qui livre aux flammes une bibliothèque, comme pour détruire une pensée et atteindre un peuple dans son âme? Il y a des trésors sacrés sur lesquels la conquête ne confère aucun droit, car, de même qu'un peuple ne peut se développer seul, il ne crée pas que pour lui-même. Ce que les générations qui passent lui ont légué de beau et de grand ne lui appartient plus en entier. Il n'en a que le dépôt, et sur ce dépôt, l'humanité a une créance : patrimoine collectif de la grande famille humaine que le génie de chacun de ses membres vient enrichir. — Voilà les vérités, les valeurs morales, que défend aujourd'hui, autour de Louvain, la coalition réfléchie, organisée des forces d'opinion. Ah ! comme nous sentons bien que seules ces vérités, ces valeurs, peuvent former l'assise sur laquelle une conscience commune, une

société des esprits réussiront à s'édifier !

Messieurs, il n'est pas de plus bel hommage que nous puissions rendre à cette terre de Belgique que de lui confier cette affirmation et cette espérance. Qu'elle les garde comme un dépôt sacré. Louvain renaîtra de ses cendres. Dans ses halles restaurées, de nouveau s'abritera sa bibliothèque : de nouveau aussi, entre ses murs que décorera le pinceau de nos peintres ou le ciseau de nos sculpteurs, s'entasseront des trésors intellectuels, dons de tous les peuples, qui témoigneront à tous les âges de la grandeur du désastre et de l'éclat de la réparation. Et je n'y voudrais pour ma part qu'une épigraphe : « Ici, un crime fut commis contre la pensée humaine : d'un geste, le monde l'a effacé. »

IV

DISCOURS

DE

Mgr SIMON DEPLOIGE

Président de l'Institut supérieur de philosophie de l'Université de Louvain.

L'honneur m'échoit, inattendu et très immérité, d'exprimer la gratitude de l'Université de Louvain aux hommes éminents qui ont conçu le noble dessein de reconstituer notre bibliothèque, incendiée le 26 août 1914.

Peut-être devrais-je, me détournant du passé, n'ouvrir les yeux qu'au spectacle réconfortant de l'heure présente et aux radieuses espérances de l'avenir. Mais, — après avoir entendu l'éloquent réquisitoire de Monsieur le secrétaire perpétuel de

l'Académie française — vous me pardonnerez si je ne puis oublier que le désastre dont vous poursuivez si généreusement la réparation, fut un acte criminel et que ses auteurs restent sans repentance.

J'étais sur place, et je puis ajouter que, si rien n'excuse ce crime, rien non plus ne permettait de le prévoir.

Les troupes allemandes dont Liège avait par sa fière résistance brisé le premier élan, étaient entrées à Louvain, le 19 août. Huit jours durant elles avaient défilé sous nos yeux, se hâtant vers la France et donnant à tous l'impression d'une organisation formidable et d'une discipline inflexible. En ces premiers jours de l'occupation, aucune violence ne put être imputée à l'autorité allemande. Et quand nous parvint le bruit d'atrocités commises à Aerschot et ailleurs, nous refusâmes d'y croire. Brusquement, le 25 au soir, sans provocation aucune, sans motif apparent, au cri de « *Sie haben*

geschossen », le massacre commença. Une heure après, les plus beaux quartiers de Louvain étaient en feu.

Je ne vous raconterai pas les événements de la semaine tragique : la tuerie sauvage qui fit deux cents victimes, l'incendie qui détruisit quinze cents maisons, le pillage méthodique de la ville après la brutale expulsion des habitants, l'odieuse « exhibition » de trois mille louvanistes dans les rues de Cologne devant la populace déchaînée, la déportation de milliers d'autres à Munster-lager. Non, je ne dirai rien de ces infamies ; il s'en est commis tant d'autres depuis lors, qu'on est fatigué d'en entendre le récit. Mais je ne voudrais pas que votre indignation s'en prît seulement à je ne sais quelle vague collectivité anonyme. C'est déjà beaucoup que l'anonymat ait pu durant cette guerre être étendu au courage des héros ; il ne conviendrait pas de l'appliquer encore à la responsabilité des criminels.

Les soldats coiffés du casque à pointe qui hurlaient dans la nuit : « *Sie haben geschossen* » — ne faisaient que répéter une leçon ; ils tuaient de paisibles prêtres, des ouvriers désarmés, de pauvres femmes, — mais « en service commandé ». Les vrais coupables, ce sont leurs maîtres, qui ont prémédité le coup ; ce sont leurs chefs, qui ont provoqué l'assassinat, ordonné l'incendie, présidé au pillage. Ceux-là, et, avant eux, les auteurs de la théorie de guerre allemande, n'ont point d'excuse ; ils ont endossé devant le monde, ils porteront devant l'histoire la responsabilité du sac de Louvain.

Deux mois après les événements d'août 1914, je me trouvais un soir devant notre Université détruite. C'était, je m'en souviens, le 28 octobre. J'accompagnais le Cardinal Mercier qui avait, depuis la chute d'Anvers, commencé un douloureux pèlerinage aux paroisses dévastées de son diocèse.

Des « Halles », l'abri séculaire de nos Facultés, il ne restait que des pans de murs et, au milieu, un monceau énorme de papier brûlé et de pierres calcinées. Tout ce que les Halles renfermaient : les trésors scientifiques qui s'y étaient accumulés au cours des âges, livres, manuscrits, incunables ; nos archives et nos collections ; les tableaux et les bustes ; nos souvenirs dont M. Imbart de la Tour vient de vous faire l'inventaire ; tout cela, y compris la charte de fondation de 1426, n'était plus qu'un informe amas de poussière grise que le vent d'automne dispersait. Au lendemain du sac, nous avions fouillé les décombres fumants avec l'espoir de retrouver quelque chose de nos richesses, mais nous ne retirâmes des cendres encore chaudes que les fermoirs en cuivre de vieux in-folios et les rayons tordus d'une bibliothèque en fer, achetée à Leipzig. Le Cardinal Mercier contempla longuement ces ruines entourées

partout d'autres ruines et qu'il voyait pour la première fois. Que de souvenirs lui rappelaient ces Halles où il avait vécu les plus belles années de sa jeunesse studieuse, où il avait lui-même donné à des générations d'étudiants le meilleur de son esprit et de son cœur ! Tandis que nous évoquions le passé disparu, les amis dispersés, les projets et les labeurs d'autrefois, il me demanda, regardant de nouveau les Halles écroulées : « Les reverrons-nous debout un jour ? »

— « Pourquoi non, Eminence ? » Et nous supputions les chances d'une libération que la victoire de la Marne, le magnifique effort anglais, le formidable appoint russe et la tenace résistance des troupes belges sur l'Yser rendaient alors probable et que nous souhaitions prochaine.

Les années ont passé. L'épreuve dure toujours, et le Cardinal Mercier lui-même, en un langage d'une majesté incomparable,

nous a dit dernièrement dans une Lettre pastorale qui s'impose à la méditation des chefs d'Etat comme à celle de leurs sujets, quelles grandes leçons se dégagent des événements accomplis depuis quatre ans[1].

Mais voici qu'après tant d'alternatives, la victoire de nouveau nous sourit et que l'espoir revient.

Cette fois, messieurs, c'est votre voix autorisée qui répondra au Cardinal Mercier : « Oui, Eminence, elles renaîtront de leurs cendres, plus belles et plus grandes, ces Halles que vous avez illustrées par votre enseignement et dont vous avez pleuré la ruine dans votre immortelle pastorale de Noël 1914. Vous en bénirez bientôt vous-même, s'il plaît à Dieu, la première pierre. Les hommes ici réunis qui s'honorent d'appartenir à une corporation dont vous êtes la gloire, s'en portent garants. En ce jour

1. D. Mercier. *La leçon des événements,* Paris, Maison de la bonne presse, rue Bayard, 1918.

anniversaire de la catastrophe ; devant cette assemblée où se rencontrent les délégués les plus qualifiés des nations alliées ; au nom des savants, des écrivains et des artistes du monde civilisé, ils prennent l'engagement solennel de restaurer votre Université et de repeupler sa bibliothèque. »

Ah ! messieurs, quelle touchante inspiration vous avez eue de choisir cette date du 26 août pour inaugurer publiquement votre œuvre ! Tant d'événements tragiques ont secoué le monde qu'il serait bien excusable d'avoir perdu le souvenir du sac de Louvain. Mais il en est qui n'ont point oublié, qui n'oublieront jamais, et vous avez pensé à ceux-là. Vous avez voulu récompenser la superbe endurance que le Cardinal Mercier a prêchée à la Belgique et dont il reste le vivant et glorieux exemple. Il a tenu bon. Avec lui, grâce à lui, la Belgique a tenu, sans une défaillance, malgré l'oppression, malgré la durée. Vous avez voulu réconfor-

ter mes collègues restés là-bas, privés de livres et parfois aussi de pain. Je me souviens de la stupeur douloureuse de ceux qui étaient avec moi à l'Institut de Philosophie transformé en ambulance, quand je vins leur annoncer, le 26 août à une heure du matin, que les Halles brûlaient. J'ai vu plus tard leur tristesse indignée quand ils erraient autour du squelette des Halles, tandis que de gros bourgeois, arrivés en auto d'au delà du Rhin, fouillaient de leurs cannes dans les décombres pour voir s'il n'y restait rien à prendre. Quelle sera leur joie quand, au son du canon qui se rapproche tous les jours, ils liront dans quelques heures l'admirable discours de M. Etienne Lamy que les avions alliés lanceront sur nos ruines comme le triomphal alleluia de la résurrection prochaine!

Soyez remerciés en leur nom et au nom de tous les autres que la tourmente a dispersés et qui ont reçu, sur la généreuse

terre de France et dans les pays alliés et neutres, la plus cordiale hospitalité.

Soyez remerciés, enfin, au nom de nos chers étudiants, de ceux que Henri Massis, dans un très beau livre, a si justement appelés *la génération sacrifiée*[1].

Nos étudiants aimaient comme la maison de famille ce vieux foyer des Halles où ils promenaient aux heures de détente la joyeuse insouciance de leurs vingt ans. Le tocsin interrompit soudain leurs rêves d'avenir et leur studieux labeur. Avec quel élan ils répondirent à l'appel de la patrie, nous le savons, nous qui pleurions de fierté en les voyant partir. Beaucoup dorment leur dernier sommeil sous une petite croix de bois aux bords de l'Yser; leurs portraits remplaceront dans les Halles restaurées l'image anéantie de nos gloires anciennes, et le Livre d'Or, dans lequel nous inscri-

1. Henri Massis. *Le sacrifice*. Paris, Plon-Nourrit, 1917.

vons pieusement leurs noms, est le premier volume qui ornera les rayons de la Bibliothèque nouvelle. Les autres qui auront survécu, seront là, je vous le promets, au grand jour de la reprise. Ils vous feront cortège, messieurs, quand vous viendrez inaugurer l'Université reconstruite et leurs acclamations enthousiastes vous prouveront mieux que mes pauvres paroles l'étendue de leur reconnaissance.

A l'expression de notre gratitude émue laissez-moi joindre, messieurs, l'hommage de notre admiration et permettez-moi de saluer l'élégante beauté et la haute portée de l'acte accompli avec une si noble simplicité par les membres les plus éminents de l'illustre Institut de France.

Les psychologues qui croyaient connaître l'humanité pour l'avoir observée au temps de l'opulence dans le terre à terre de ses préoccupations mesquines de bien-être et de confort, ne la soupçonnaient capable ni

de descendre si bas ni de monter si haut.

Nous aurons donc vu les pires horreurs — c'est entendu.

Mais, à côté de monstruosités sans nom et d'infamies sans nombre, quels prodiges d'héroïsme, que de sublimes dévouements ! L'amour de la justice, le sentiment de la fraternité humaine enfantent journellement des merveilles. Depuis le grave appel de la patrie, aucun cri de détresse n'est resté sans écho. Les œuvres de miséricorde sont pratiquées de peuple à peuple, de continent à continent avec un élan de générosité que rien ne lasse. Jamais la parole de Jésus : « Aimez-vous les uns les autres », n'aura été traduite en réalités plus émouvantes. Voici cependant que vous ajoutez à ce magnifique tableau une création nouvelle, infiniment touchante. Vous souvenant que « l'homme ne vit pas seulement de pain », vous venez en aide à des ouvriers de la pensée dépouillés par la guerre et, en même

temps que vous leur apportez le réconfort d'une sympathie précieuse, vous leur offrez les indispensables instruments de leur travail.

Pour faire cette charité intellectuelle, vous adoptez encore une forme qui double à nos yeux la valeur du don. Vous vous tournez vers des hommes habitués aux paisibles méditations de la vie spéculative plus qu'ils ne sont entraînés aux entreprises hardies de la vie pratique. L'identité des préoccupations professionnelles, la similitude des études les rapprochaient peut-être déjà. Mais vous avez créé entre eux un lien nouveau, en les associant à une bonne action accomplie par un commun effort dans une grande pensée de fraternité. Vous confirmez, du même coup, par un geste collectif impressionnant, que la science ne peut, pas plus que la politique ou la diplomatie, s'affranchir des lois de la morale. Elle se déshonore quand elle se fait la complice

sournoise d'instincts barbares. Elle mérite l'estime si elle reste la recherche, loyale et sincère, du vrai. Elle commande l'admiration quand elle met ses ressources et ses découvertes au service du bien.

Avec quel empressement la corporation internationale des savants a répondu à votre appel, M. Imbart de la Tour vient de nous le dire, dans son beau rapport. Ces témoignages de sympathie dont les délégués de l'Angleterre, de l'Amérique, de l'Espagne, de la Roumanie, de la Suisse nous apportent ici même l'expression éloquente, ces marques d'estime qui nous viennent de tant de personnalités illustres, sont un sujet de légitime fierté pour l'Université de Louvain. Vous devinez combien nous nous sentons honorés d'être ainsi adoptés par l'élite intellectuelle du monde civilisé et quel encouragement nous puiserons dans le souvenir d'un pareil patronage.

Mais ce n'est pas le moment de parler de

soi, alors que se décide le sort du monde, et je préfère, pour finir, arrêter un instant ma pensée sur la signification très élevée que donnent à votre démarche les circonstances de l'heure.

Vingt nations sont en guerre et l'univers est en émoi parce qu'il s'est trouvé un peuple qui, après s'être estimé supérieur aux autres, s'est assigné la mission de les asservir. Le sac de Louvain est plus qu'un acte criminel commis dans une heure de déraison, au cours d'un accès de furie sanguinaire. Il fait partie d'une conception d'ensemble, exécutée avec méthode. Les cendres de notre bibliothèque possèdent une valeur de symbole, comme les ruines de la cathédrale de Reims, comme les débris engloutis du *Lusitania*, comme les arbres coupés du département de l'Oise.

En devançant l'heure de la paix pour restaurer le foyer d'études qu'était l'Université de Louvain, vous rappelez donc avec une

autorité incomparable, à ceux qui pourraient encore s'y tromper, quel est l'enjeu de la grande guerre : c'est la ruine ou la préservation des idées et des sentiments que le christianisme a inculqués aux générations successives ; c'est la chute ou le maintien des œuvres et des institutions qui ont élevé les hommes au-dessus de la barbarie.

Les nations civilisées considèrent cet héritage spirituel comme la meilleure part de leur patrimoine, alors même qu'elles en auraient oublié l'origine et méconnu l'auteur. Les peuples alliés le défendent dans un duel à mort, avec la certitude qu'ils sont les champions de l'humanité.

V

DISCOURS

DE

M. GEORGE H. NETTLETON

Professeur à l'Université de Yale,
Directeur de l'Union Universitaire Américaine.

Monsieur le Président,
Mesdames,
Messieurs,

L'Union Universitaire Américaine en Europe ressent profondément l'honneur d'être expressément associée aujourd'hui à cette imposante et significative cérémonie. Au nom de quinze mille anciens étudiants de quatre cents universités et collèges d'Amérique, que l'Union compte dès maintenant engagés en Europe dans les divers

services et emplois de la guerre, je vous apporte un salut très cordial et très fraternel. Avant tout nous félicitons l'Université de Louvain. A sa vieille et glorieuse histoire, la guerre a ajouté de nouvelles pages où brillent le sacrifice et le dévouement de ses fils. Profonde est notre sympathie pour ses malheurs immérités. Plus profond encore est notre respect pour son honneur inviolé. Elle est de celles qui ne veulent pas vendre l'âme pour sauver le corps. Son martyre est devenu une transfiguration. Par la lumière de ses sacrifices nous voyons plus clairement la vérité. « Elle a rendu captive la captivité. » « La vérité l'a affranchie. »

Vous ne voudriez pas, Universitaires de Belgique, prétendre un seul moment plus que nous autres, Universitaires d'Amérique, que le patriotisme est le monopole d'une classe particulière. Cette guerre de libération est la guerre du Peuple. L'aristocratie

de la science — si toutefois c'est une aristocratie — s'est fondue dans la démocratie du service pour la cause de tous. Mais cette guerre est essentiellement une guerre d'idées et d'idéals. Ces idées, c'est le devoir de la classe cultivée de les formuler clairement. Cet idéal, c'est une obligation pour eux de l'interpréter à la lumière de l'histoire et des traditions nationales. Il était donc juste et raisonnable que les universitaires des nations alliées s'assemblassent en ce jour pour honorer les universités de Belgique. Car celles-ci ont été, et elles continueront à être, des types de cette liberté intellectuelle qu'il faut défendre coûte que coûte si l'on veut que les peuples demeurent libres et indépendants.

On a beaucoup parlé de la destruction de Louvain. Détruite ? — non, Louvain ne l'est pas. Les monuments, les livres de sa fameuse bibliothèque, l'Allemagne pouvait brûler tout cela, mais l'âme de la vieille

université ne peut pas être anéantie. Ce n'est pas Louvain, en vérité, qu'a détruit l'Allemagne, c'est l'Allemagne elle-même. Déjà le crime de Louvain, déjà le viol de la Belgique sont en train d'apporter leur propre châtiment. Ils ont coalisé toutes les forces morales, l'honneur, la vérité, la justice et l'humanité outragés. L'Allemagne est restée sourde au jugement qu'a porté contre elle le monde civilisé, mais elle ne peut demeurer aveugle plus longtemps à la ruine de ses espoirs de conquête. Moralement, elle est vaincue. Déshonorée et isolée, elle commence à comprendre la certitude du désastre inévitable de ses armes. La tragédie à laquelle nous assistons, ce n'est pas la tragédie de la Belgique, mais celle de l'Allemagne.

La cérémonie d'aujourd'hui est organisée sous les auspices du Gouvernement belge. Qu'il me soit permis, comme citoyen américain, d'adresser aux membres présents

de ce gouvernement l'hommage de la profonde admiration qu'éprouve mon pays pour l'héroïque Belgique. Sans songer à ce qu'il en coûterait — ou plutôt sachant parfaitement ce qu'il lui en coûterait, mais résolue à tout perdre plutôt que l'honneur national, sans hésitation, sans réserve, la Belgique s'est jetée à corps perdu en travers de la plus brutale des invasions. La première, et jusqu'à la mort, elle a tenu bon, non seulement pour sa propre liberté, mais pour la liberté du monde. Elle tient encore aujourd'hui comme en août 1914, sans peur et sans reproche. Gloire au Roi Albert ! Gloire au Cardinal Mercier ! Gloire à l'armée et au peuple belges !

Nous commémorons aujourd'hui le martyre de Louvain. Les cendres de son sacrifice sont encore chaudes sur l'autel de la liberté dont elles ont alimenté la pure flamme. Réunis devant cet autel, nous jurons que ces sacrifices n'auront pas été

faits en vain et que la liberté ne disparaîtra pas de la terre.

TEXTE ANGLAIS

DU DISCOURS DE M. GEORGE H. NETTLETON

Mr Chairman, Ladies and Gentlemen :

The American University Union in Europe appreciates deeply the honor of being formally associated with the significant and impressive ceremony of to day. In the name of fifteen thousand former students from four hundred different American universities and colleges who have already been registered by the American University Union in various forms of war service in Europe in the cause of the Allies, I bring you most cordial and fraternal greetings. We congratulate, first of all, the University of Louvain. To her ancient and honored history

have been added since the war new pages consecrated by the sacrifice and devotion of her sons. Great is our sympathy for her unmerited wrongs. Greater still is our respect for her unsullied honor. She stands as one who would not sell the soul to save the body. Her martyrdom has become a transfiguration. By the light of her sacrifices we see more clearly the truth. She has led captivity captive. The truth has made her free.

Neither you of the Belgian universities nor we of the American would for one moment claim that patriotism belongs to any single class. This war of liberation is the People's War. The aristocracy of learning-if, indeed, it be an aristocracy-has been merged in the democracy of service to the common cause. But this is essentially a war of ideas and of ideals-ideas which it is the especial duty of educated people to set forth clearly-ideals which it is their peculiar obligation to interpret in the light of

national history and traditions. It is altogether right and fitting, therefore, that the university men of the Allied nations should this day unite in honoring the universities of Belgium. They have stood-they will continue to stand-as types of that intellectual liberty which must be defended at all costs, if peoples are to remain free and independent.

Much has been said of the destruction of Louvain. But Louvain is not destroyed. The buildings and the books of her great university library Germany may destroy, but she has not destroyed-she cannot destroy-her soul. That which Germany is destroying, in reality, is not Louvain but Germany herself. Already the crime of Louvain and the rape of Belgium are bringing in their own punishment. They have aroused the forces of outraged honor, truth, justice, humanity. Germany has been deaf to the judgment against her of the civilized world,

but she is no longer blind to the ruin of her hopes of conquest. She has already suffered moral defeat. Today, dishonored and friendless, she is beginning to realize the certainty of final military disaster. The tragedy that we are now witnessing is not that of Belgium, but of Germany.

The ceremony of today is organized under the auspices of the Belgian government. Permit me, as an American citizen, to express to her official representatives here gathered the profound admiration of my countrymen for heroic Belgium. Regardless of cost-or, rather, knowing full well the cost, but determined to pay any price save that of national dishonor-she flung herself, without hesitation, without reserve, full in the pathway of brutal invasion. First and foremost, she stood dauntless not merely for her own liberty, but for the liberty of the civilized world. She stands today-as she stood in August, 1914, — without fear

and without reproach. Honor to King Albert! Honor to Cardinal Mercier! Honor to the army and to the people of Belgium!

We commemorate this day the martyrdom of Louvain. The ashes of her sacrifice lie yet warm on the altar of liberty whose pure flame they have fed. Standing by that altar of liberty we here highly resolve that these sacrifices shall not have been made in vain and that liberty shall not perish from the earth.

VI

ALLOCUTION

DU

DOCTEUR HENRI SEEHOLZER,

Avocat, Membre du Grand Conseil de la Ville de Zurich.

Monsieur le Ministre,

Mesdames, Messieurs,

Si rien de plus honorable, ni de plus pathétique ne pouvait arriver à un citoyen helvétique et à un fils de l'Alma Mater de Zurich, que d'assister au quatrième anniversaire de l'incendie de la ville de Louvain, à cette séance solennelle des Comités Alliés pour la restauration de la bibliothèque de Louvain, je me sens, pourquoi ne l'avouerais-je pas? confus de prendre la pa-

role et doublement confus après les éminents orateurs que vous venez d'entendre.

La Suisse et la Belgique, situées pour ainsi dire aux confins de la frontière franco-allemande, petits Etats chacun et de races diverses, petits Etats, je le veux bien, mais ayant un droit incontestable à l'existence et non pas seulement proportionné à leur force de résistance, la Suisse et la Belgique furent prédestinées par le caractère et la solennité des traités garantissant leur indépendance et leur neutralité perpétuelle, à être les deux neutres par excellence.

Au cours de la guerre de 1870, deux armées françaises très fortes encore de puissance combative, dans deux grands périls, se sont trouvées dans cette nécessité qui, au dire du chancelier allemand, ne connaît pas de loi. Ce fut à Sedan, le 1er septembre 1870 et à Pontarlier, le 31 janvier 1871. Les armées françaises n'ont violé ni la neutralité belge, ni la neutralité suisse;

elles ont respecté le droit international, les traités que la France avait signés, la parole que la France avait donnée.

Dans un intérêt purement stratégique, la Prusse de 1914 n'hésitait pas à violer votre neutralité qu'elle avait été la première à proposer officiellement en 1831 et que la Belgique, selon la déclaration formulée par Léopold Ier dès 1840, était décidée à maintenir avec sincérité, avec loyauté, avec indéfectibilité, avec force.

En lisant la déclaration de Bethmann-Holweg, je me rends compte, très exactement, que nous Suisses, pouvions être victimes du même tort, de la même agression, du même crime, car le chancelier déclarant vouloir vous dédommager aussitôt atteint le but militaire allemand, il ne s'agissait, selon l'opportunité militaire, que du choix du moyen, que du choix de la victime. Comment se fait-il qu'après l'aveu du premier chancelier de la guerre, le chan-

celier actuel invoque la théorie du gage? Le chancelier du pays où se fit la recension du droit romain! Un gage pourrait donc être constitué par un tort, par un crime? Jamais. (*Quod ab initio vitiosum est, non potest tractu temporis convalescere.*)

Nous, Suisses en particulier, devons un hommage ému à ceux qui, Flamands ou Wallons, et au prix de tous les sacrifices, ont versé leur sang pour la sainteté des traités, comme nous, Alémaniques et Romands, restons résolus à faire respecter et le cas échéant jusqu'à la mort, notre neutralité reconnue et garantie par l'acte de 1815.

La Belgique héroïque et martyre reste pour nous tous, un pays qui ne meurt pas. Comment ne pas appliquer au Roi Albert et à ses Belges, ce mot de Tacite qui résume tout : « *magis triumphati quam victi sunt?* » Si au dire de Lamartine, la flèche de

Tell a rendu notre ciel libre et notre peuple immortel, votre sang, *sanguis martyrum,* a teint pour l'Eternité le drapeau de votre race : car vous avez sauvé non seulement le principe de notre commune existence internationale, vous avez subi les pillages, les incendies, la ruine, les massacres et l'immense désastre, pour conserver intact votre honneur, vous avez sauvé la morale politique du monde, seule base d'un droit international public et, quoique vous sachant perdus, vous avez sauvé en même temps la Civilisation latine, c'est-à-dire l'idéal de perfection qui se réalise en une civilisation qualitative dont les éléments dérivent de l'Antiquité, de la tradition grecque et latine et du christianisme... contre la suprême révolte du principe du nombre et de la force. Cette force sans la justice reste toujours accusée et la justice sans la force est contredite en ce monde. Si donc l'Allemagne ne veut pas que ce qui

est fort soit juste, l'Entente fera que ce qui est juste soit fort.

Mesdames et Messieurs, vous sentez que le Suisse au cœur bien placé n'est pas gouverné par les désolantes doctrines de Lucrèce, il ne reste ni impassible ni silencieux. Vous le savez par les Fazy de Genève, par les Mercier, par les Secrétan de Lausanne, par les professeurs de Neufchâtel et vous le savez, surtout, par l'illustre poète Charles Spitteler de Lucerne. Avant la guerre un souffle de sympathie et d'approbation lui vint d'Allemagne, continu, inépuisable, comme un fleuve printanier, tellement ses ouvrages, *Prométhée* et le *Printemps olympique*, faisaient les délices de l'Allemagne. Vint la guerre et vinrent les sectateurs du Dieu allemand. Le poète en face des jureurs du Grütli reste immuable et s'inspirant de ses héros, dieux et titans, redit la devise d'Héraclès :

Quand même, c'est le nom de mon cœur!

Il quitte sa solitude, d'où l'on aperçoit le lion de Lucerne et le voilà à Zurich, devant l'assemblée réunie sous les auspices de la Nouvelle Société helvétique.

Populaire sans complaisance, il possède l'autorité. Il commence en Démosthène et finit en Nicolas de Flüe. Le passage sur la Belgique est d'un intérêt palpitant :

« Son sort nous intéresse tout particu-
« lièrement.... Les envahisseurs ont de
« prime abord reconnu eux-mêmes leurs
« torts envers ce pays. Après coup, pour se
« blanchir, Caïn jugea bon de noircir Abel.
« Fouiller les poches de la victime pante-
« lante pour trouver des documents me
« paraît une aberration du sens moral.
« Egorger la victime était plus que suffi-
« sant. La vilipender ensuite, c'est trop.
« Mais si un Suisse s'avisait de s'associer
« aux injures contre la malheureuse Bel-
« gique, il commettrait une imprudence
« compliquée d'idiotie. Car soyez-en sûrs, le

« jour où l'on en voudra à votre existence,
« vous verrez surgir contre vous de ces
« soi-disant preuves de culpabilité. »

Mesdames et Messieurs, le jour où Spitteler a pris la prole, l'âme helvétique a parlé au monde. Sa parole virile et véridique, mettant, selon les termes de la dépêche du Conseil Fédéral, « au service de l'idéal patriotique et de la concorde des confédérés les dons de son génie et de son cœur », a été jugée digne de la consécration officielle et des congratulations fraternelles de l'Académie française.

Mesdames, Messieurs, le vrai neutre ne reste donc pas muet devant le droit qui meurt, sachant qu'il ne viole pas la neutralité en s'élevant contre la violation d'une neutralité.

Le crime de Louvain est une des stations les plus douloureuses de votre calvaire, car au crime contre la vie s'ajoute le crime contre l'Esprit et contre le *genus hu-*

manum. Quelle reculade! Ces officiers qui savent le sanscrit font incendier une des plus précieuses bibliothèques du monde, un nombre incalculable de livres et parmi tant de manuscrits, celui de l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Malgré Louvain détruit, malgré sa bibliothèque détruite, malgré son Université détruite, l'Alma mater reste debout, toujours et partout par ses élèves, par ses professeurs, par ses disciples. Un de ses élèves les plus brillants, le grand catholique social, Caspar Décurtins, député national et professeur à l'Université de Fribourg, n'a-t-il pas dit au Secrétaire Perpétuel de l'Académie française, M. Etienne Lamy, lors de sa visite à Trüns, quelque temps avant sa mort, en 1915, tout en répétant le *nusquam studetur libenquietius* d'Erasme, que ce crime contre l'Esprit est indestructible, immortel!

Dans quelques jours, je quitte la France,

cette France de Jeanne d'Arc, devenue la Jeanne d'Arc des Nations, pour regagner ma chère patrie, qui elle-même, Société des Nations, sera un des plus purs et un des plus forts éléments de la future Société des Nations. Je rentre en Suisse et j'y suivrai vos traces, M. Thoodre, mon grand héroïque défenseur de Liège, je saluerai vos fils glorieux internés chez nous, j'embrasserai vos nombreux petits orphelins à la villa de Servan à Lausanne et, à l'Alma Mater de Zurich, je dirai que sa sœur aînée de Louvain n'est pas morte et qu'elle voit le grand justicier qui la réveille.

VII

DISCOURS

DE

DON GABRIEL PALMER VERGER

Aumônier de S. M. le Roi d'Espagne,
Visiteur royal de la mission espagnole, membre
de l'Académie royale de Jurisprudence et de Législation.

C'est pour moi un grand honneur de vous apporter dans cette assemblée mémorable, l'assurance des sentiments affectueux de toute l'Espagne pour la Belgique martyre, symbole et joyau de la civilisation chrétienne. Au nom de tous les Espagnols sans exception, je viens déposer sur l'autel de votre Patrie héroïque et sublime nos sentiments d'admiration les plus profonds. Le

roi Alphonse XIII, ce grand et très noble souverain, conserve toujours dans son cœur l'image chérie et vénérée de la Belgique. Au nom de tous mes compatriotes, je dépose un baiser d'amour et de tendresse sur le front pur et innocent de vos orphelins de la guerre.

L'acte odieux qui a livré aux flammes les trésors inappréciables réunis depuis des siècles dans la bibliothèque de l'Université de Louvain, a frappé de stupeur le monde entier et a provoqué un sursaut d'indignation dans toutes les consciences loyales. Le nom de la ville universitaire devient un signe de ralliement des esprits sincères et brille à travers le monde d'un éclat incomparable ; tous les vrais amis de la civilisation se penchent avec un amour inexprimable sur les ruines glorieuses de la grande Université.

Devant l'hommage universel, devant l'élan d'enthousiasme et de sympathie que vous

apporte le monde, ce n'est pas sans une profonde émotion que je prends la parole au nom de la pensée espagnole pour saluer la science, la foi et le patriotisme de nos glorieux frères les Belges qui ont trouvé toujours un accueil fraternel dans le cœur de notre chevaleresque Patrie.

Admirateur, comme tous les Espagnols, de la noble nation belge et de son armée héroïque, de ses souverains magnanimes et de son grand Cardinal Mercier, je voudrais pouvoir leur exprimer de la façon la plus éclatante possible notre amour et notre affection. Le célèbre Espagnol Jean-Louis Vivès, une des gloires les plus pures de votre Université de Louvain, disait déjà en 1526 ce que tous mes compatriotes savent par cœur, à savoir : qu'il aimait la Belgique pour la bonté de ses habitants, pour la sagesse de ses magistrats, pour la paisible douceur de ses mœurs publiques et privées, pour la profondeur de ses philosophes, pour l'inébran-

lable foi de ses théologiens et pour l'éclat merveilleux de ses grands artistes. Nous sommes tous et toujours absolument d'accord avec les sentiments de Louis Vivès, nous aimons tous votre admirable pays et nous formons les vœux lés plus ardents pour qu'il reprenne bientôt la légitime plénitude de son indépendance, pour qu'il redevienne ce qu'il a toujours été, un lumineux foyer de vraie civilisation, temple de vertus civiques, palais d'âmes nobles et fortement trempées.

L'Espagne restant en dehors du conflit, c'est grâce à sa neutralité que notre grand Roi a pu s'interposer auprès des chefs des pays en lutte et intervenir efficacement en faveur des victimes de la guerre. Tout le monde reconnaît et proclame le prestige et la sympathie que cette noble et généreuse initiative a valus à notre auguste Souverain.

Mais quelle que soit la diversité des juge-

ments et des sympathies, c'est un fait incontestable que, depuis le début des hostilités, la cause de la Belgique a été envisagée par l'Espagne avec une sympathie unanime. La Belgique, en effet, était pays neutre, non seulement par sa volonté propre, mais aussi par l'accord des grandes puissances. Elle ne faisait partie, avant la guerre, d'aucune combinaison internationale exposée à être mêlée à la tragédie européenne. Entraînée dans le conflit inopinément et contre son gré, elle se levait, le 4 août 1914, pour défendre ses droits et accomplir son devoir de nation neutre, noble et chevaleresque. Si elle continue à lutter, c'est pour reprendre son territoire et reconquérir sa liberté. Voilà ce que nous, Espagnols, avons proclamé depuis le commencement de la guerre, adhérant sans réserve aux paroles du Pape, qui rappelait au monde l'intangibilité du précepte de la loi morale, affirmant avec une insistance toute particu-

lière le respect dû au principe du droit des gens ; car comme nation indépendante nous avons un intérêt spécial à ce que le droit des neutres prévaille contre toutes tentatives de coaction des belligérants. Et nous ajoutions, dans le fameux manifeste du 3 mai 1916 que, pour rester dignes de notre grande École du xvi[e] siècle, — qui fut la véritable créatrice du droit international moderne — nous devions maintenir ferme, à la face du monde et contre toute atteinte d'où qu'elle vienne, la rigide doctrine juridique.

La Belgique a accompli durant le mois d'août 1914 l'acte le plus héroïque de la grande guerre. Les générations futures se le transmettront avec respect ; il servira de leçon aux enfants de demain et dans l'éloignement des âges il restera pour les siècles à venir illuminé de la plus pure et de la plus rayonnante des gloires. Non, la victoire sur l'ennemi, la paix juste et durable recon-

quise, les frontières élargies, tout ce que demain nous réserve, n'éclipsera pas la grande victoire remportée dans les plaines de la Belgique, par l'honneur sans peur et sans reproche. Gloire exceptionnelle, unique, prodigieuse, d'un petit pays, apologie vivante du catholicisme, sauvant l'honneur du monde en relevant le gant lancé par la plus formidable des armées. Au grand Cardinal Mercier, qui restera l'une des plus pures figures de la chrétienté ! au peuple héros dont chacun voudrait partager la fière douleur ! nous adressons l'expression de notre gratitude et le gage de notre fraternelle affection.

Le plus grand honneur au milieu des sublimités de la guerre mondiale, restera toujours à la Belgique martyre, qui devant un ennemi ivre d'orgueil, maître du pays, et en face d'une armée de plusieurs centaines de mille hommes, s'est dressée toute seule avec un courage indomptable : et il

est infiniment honorable pour l'Église catholique, que cette protestation, cri de la conscience universelle, qui cherchait une voix, ait été formulée par le Cardinal Mercier, un de ses plus hauts dignitaires, un de ceux qui tiennent le premier rang après le Souverain Pontife.

Ah ! la glorieuse Belgique ! elle est belle comme la justice, belle comme la liberté, belle comme le courage, belle comme l'honneur, belle comme la gloire ! Et l'amour que nous avons pour elle est fait de tous les amours que nous avons pour ces nobles choses.

Permettez aux Espagnols d'admirer l'élan héroïque de notre Cid Campeador et l'idéal sublime de notre Don Quichotte incarnés dans vos admirables soldats qui ont fait jaillir tant d'éclairs de gloire immortelle. Je salue tous vos morts tombés au champ d'honneur. Ceux-là sont grands, sublimes, les héros, les martyrs, les ouvriers su-

perbes d'une Belgique plus grande, plus fière, plus glorieuse, plus rayonnante de l'éclat de son génie et de sa foi ! Debout les morts ! Sortez de vos sépulcres, ô Espagnols, élèves glorieux de la grande Université de Louvain ! Et je vois avec une profonde émotion toutes nos vieilles gloires s'incliner respectueusement devant la beauté magnifique de votre Patrie. Vos gestes, vos paroles, votre sacrifice vivront dans la perpétuité du souvenir, plus durable que vos statues et vos monuments à venir.

J'ai fini. Au nom de Louis Vivès et de tant de glorieux élèves de l'Université de Louvain, au nom du pays dont le caractère chevaleresque a été fixé dans un livre immortel par un des plus grands écrivains du monde, Miguel de Cervantès Saavedra, le mille fois glorieux auteur de Don Quichotte, au nom de la Patrie sublime qui a découvert et civilisé l'Amérique et l'Océanie, au nom du peuple régi par le roi chevalier,

qui lève de sa dextre puissante au-dessus des misérables questions politiques, l'étendard sacré de la charité : honneur à la Belgique ! honneur à l'Université de Louvain ! honneur au sublime et grand Cardinal Mercier !

VIII

LETTRE

DE

M. LE MARÉCHAL FOCH

Commandant en chef des armées alliées, à M. le général G. Rouquerol, chef de la mission française auprès de l'armée belge.

Le 22 avril 1918.

Mon cher Général,

Vous avez eu une généreuse pensée en organisant une manifestation publique des Universités alliées en faveur de l'Université de Louvain.

Cette manifestation témoignera hautement de l'irréconciliable réprobation de la conscience humaine à l'égard de la force

mise au service de la barbarie. Elle affirmera une fois de plus, le respect et l'admiration des Alliés envers la Nation belge restée groupée autour de son souverain, pour soutenir, après des épreuves sans précédent, son imprescriptible droit à la Justice.

De tout cœur je m'associe à vos efforts et je ne doute pas de leur succès.

Recevez, mon cher Général, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

F. Foch.

FAC-SIMILÉ DE LA LETTRE
DU MARÉCHAL FOCH

Le 22. 4. 18.

Mon cher Général,

Vous avez eu une généreuse pensée en organisant une manifestation publique des Universités Alliées en faveur de l'Université de Louvain.

Cette manifestation témoignera hautement de l'irréconciliable réprobation de la conscience humaine à l'égard de la force mise au service de la barbarie. Elle affirmera une fois de plus, le respect et l'admiration des Alliés envers la Nation Belge restée

invaincue

autour de son Souverain, pour soutenir, après des épreuves sans précédent, son imprescriptible droit à la Justice.

De tout cœur je m'associe à vos efforts et je ne doute pas de leur succès.

Recevez, mon cher Général, l'assurance de mes meilleurs sentiments,

F. Foch

IX

LETTRE

DE

M. LE MARÉCHAL PÉTAIN

GRAND QUARTIER GÉNÉRAL
DES ARMÉES
DU NORD ET DU NORD-EST

—

Le général commandant
en chef.

—

N° 9. 120.

Au G. Q. G., le 7 septembre 1918.

Mon cher Général,

La restauration, par les Alliés, de la Bibliothèque de Louvain, est un acte nécessaire.

Elle marquera le triomphe de « l'Idée »

sur la Force matérielle, cupide et brutale.

Je suis des vôtres, de tout cœur.

Bien affectueusement.

Pétain

A Monsieur le Général Rouquerol,
Chef de la Mission Française près l'Armée belge.

X

LETTRE

DE

M. LE MARÉCHAL SIR DOUGLAS HAIG

Commandant en chef les armées britanniques.

Grand Quartier Général
des armées britanniques en France,
21 août 1918.

Mon cher Général,

Le projet de reconstituer la bibliothèque de Louvain est bien fait pour éveiller l'intérêt de tous ceux qui sont les champions de la civilisation contre la barbarie. Ce magnifique monument a été, pendant des siècles, un symbole de l'Art et de la Science. Sa destruction symbolise ce pourquoi nous

nous battons, le désir de nous préserver à l'avenir du retour de pareils crimes.

Au nom de l'Armée britannique en France et en mon propre nom, je vous envoie mes meilleurs souhaits pour la réussite de votre excellente entreprise, et je suis heureux de pouvoir à cette occasion vous donner une nouvelle assurance de notre sympathie pour les souffrances du peuple belge, supportées avec ce courage sublime qui a fait l'admiration de tous.

Je prends mes mesures pour envoyer un officier de mon État-Major assister à votre réunion du 26 août.

Votre très dévoué,

D. HAIG.

Au Général Rouquerol.

TEXTE DE LA LETTRE PRÉCÉDENTE

General Headquarters, British armies in France.
21st august, 1918.

Dear General Rouquerol,

The project which you have set on foot for reconstituting the Louvain Library is one that must appeal to all those who stand for civilisation against the forces of barbarism. That splendid building had stood for many hundred years as the symbol of Art and Learning. Its destruction is the symbol of what we are fighting for — adequate safeguards against the perpetration in the future of such crimes.

On behalf of the British Army in France, and in my own name, I send you my very best wishes for the success of your excellent scheme, and gladly take the oportunity of re-affirming our sympathy for the

sufferings of the Belgian people born with that high courage which has won the admiration of all.

I am arranging to send one of my Staff Officers to attend your meeting on August 26th.

Yours Very Truly
D. Haig

To General Rouquerol.

XI

LETTRE

DU

GÉNÉRAL PERSHING

Au Comité Interallié
pour la restauration de l'Université de Louvain.
S/C Mission américaine.
G. Q. G. belge.

France, 6 juin 1918.

Messieurs,

Je suis heureux de saisir cette occasion d'appuyer le projet que vous avez formé, d'une manifestation de la sympathie qu'éprouvent les nations alliées pour l'Université de Louvain, et votre intention de recueillir les fonds nécessaires à la restauration de la grande bibliothèque détruite

par les Allemands dans l'invasion de la Belgique.

Le peuple belge n'a pas besoin d'une nouvelle assurance de notre sympathie et de notre résolution pour la réparation de ses ruines, mais c'est un véritable honneur pour nous de contribuer de toutes les manières à un mouvement ayant pour but de lui rendre en quelque mesure une part des pertes immenses qu'il a subies.

Bien sincèrement à vous,

John J. PERSHING.

TEXTE DE LA LETTRE PRÉCÉDENTE

AMERICAN EXPEDITIONARY FORCES
OFFICE OF THE COMMANDER-IN-CHIEF

France, June 6, 1918.

The Inter allied Comittee for the
Restoration of the University of Louvain,
C/O American Mission

Belgian General Headquarters.

Gentlemen,

I am glad of the opportunity of endorsing your plan for a public demonstration of the sympathy felt for the University of Louvain by the Allies and your intention to raise funds for the restoration of the great library destroyed by the Germans during the invasion of Belgium.

The people of Belgium need no assurances of our sympathy and determination to secure for them full reparation for their wrongs

but it is indeed a privilege to assist in any way a movement which aims to restore to them in any measure something of the great loss that they have suffered.

Very sincerely yours.

John J Pershing

XII

LETTRE

DE

M. ÉMILE BOUTROUX

De l'Académie Française, directeur de l'Institut Thiers.

À Monsieur Étienne Lamy,
Secrétaire perpétuel de l'Académie Française.

Paris, le 23 août 1918.

Mon cher Secrétaire perpétuel,

Voulez-vous avoir la bonté d'être mon interprète auprès du Gouvernement belge, pour lui dire mon vif regret de ne pouvoir me rendre à sa très gracieuse invitation. Entre tant d'événements qui, depuis juillet 1914, émeuvent violemment nos cœurs et plongent nos esprits dans des abîmes de

réflexion, l'incendie, froidement exécuté, de la ville de Louvain, demeure l'un des plus déconcertants et des plus douloureux. Quoi ! cette nation, qui se donnait comme le représentant par excellence de la culture et comme la directrice universelle des intelligences s'est complu à détruire, sous le plus vain des prétextes, par méchanceté pure, ce joyau d'art qu'était la ville de Louvain, ce trésor de richesses intellectuelles qu'était la Bibliothèque de son Université ! Et, huit jours après, l'élite intellectuelle de ce pays disait au monde : « Croyez-nous ! nous mènerons ce combat jusqu'au bout, comme un peuple de culture à qui son héritage intellectuel est aussi sacré que son foyer et son sol. »

— Qu'est-ce donc, a répondu le monde avec horreur, que la culture allemande ? Ils nous l'ont expliqué : c'est le moi allemand, prenant conscience de lui-même, et

se déifiant, en détruisant ou absorbant tout ce qui n'est pas lui.

Ainsi, c'est avec l'agrément de leurs philosophes et de leurs savants, c'est pour réaliser leur idéal, qu'ils ont brûlé les monuments de la pensée humaine, pieusement gardés dans ce temple séculaire !

Ils ont fait autre chose que ce qu'ils croyaient faire. Jadis nous voyions présenter comme des différences radicales, exclusives d'un rapprochement quelconque, celles qui s'exprimaient par telle ou telle épithète confessionnelle, jointe au nom de telle Université, de telle école, de telle société. En présence des cendres de Louvain, l'humanité a oublié ces distinctions. Elle s'est sentie outragée, violée dans ce qui, disait Pascal, est le principe même de sa dignité : sa pensée, reflet, en elle, de la sagesse divine, instrument capable de chercher la vérité. Spontanément, unanimement, elle s'est vouée à l'œuvre de réparation.

Tout ce qui est vraiment grand a deux faces : l'une, qui regarde telle ou telle partie de ce monde temporel, divisé en pays, en nations, en groupes d'individus extérieurs les uns aux autres ; l'autre, qui regarde l'universel et l'éternel. Les productions de la pensée qui s'applique à pénétrer les lois de la nature et les destinées de l'humanité sont au nombre des choses grandes absolument. C'est s'unir d'une union intime, disait Aristote, que de travailler en commun à une grande œuvre. Le martyre qui a couronné l'héroïsme de la Belgique aura été un trait d'union pour les hommes de bonne volonté.

Tandis que nous associons nos efforts pour réparer, autant, hélas ! que la chose est possible, l'injure faite, par l'incendie de Louvain, à l'humanité tout entière dans ce qu'elle a de plus sacré, nous prenons, si je ne me trompe, l'engagement solennel de mettre fin à des luttes d'opinions et de

croyances aussi stériles et funestes que contraires à la dignité humaine, et de réserver toutes nos forces, d'une part, pour combattre, aujourd'hui et demain, aussi longtemps qu'il sera nécessaire, l'ennemi déclaré de toute liberté et de toute civilisation véritables ; d'autre part, pour résoudre, de notre mieux, les questions si nombreuses et ardues, qu'impose à l'humanité le devoir de réaliser toute la perfection matérielle, intellectuelle et morale dont sa nature est capable.

Louvain en ruines n'est plus une rare collection de précieuses reliques : c'est un centre de ralliement pour tous les esprits dévoués aux intérêts supérieurs de l'humanité.

Agréez, je vous prie, mon cher Secrétaire perpétuel, l'assurance de mes sentiments bien cordialement dévoués.

Émile Boutroux.

XIII

LETTRE

DE

M. HENRI BERGSON

De l'Académie Française, Professeur au Collège de France.

A Monsieur P. Imbart de la Tour,
membre de l'Institut.

Paris, 2 décembre 1918.

Mon cher ami,

Retenu en Amérique par un devoir à remplir, je n'ai pu assister à la réunion du Havre. J'en ai éprouvé un très vif regret. J'aurais voulu apporter à la Belgique, à son Gouvernement, à son Roi, l'hommage de ma profonde et respectueuse admiration. J'au-

rais rappelé comment jaillit de nos cœurs — car le sentiment y eut autant de part que la raison — la pensée de reconstituer la Bibliothèque de Louvain.

Rien ne donnera une idée de l'émotion qui nous étreignit au lendemain de la déclaration de guerre, quand nous sûmes que la Belgique tenait tête à l'envahisseur. Le monde vit-il rien de plus sublime? Un petit peuple s'était trouvé en présence d'une des plus formidables armées de la terre. On lui demandait simplement la permission de passer; on lui rendrait, disait-on, son territoire intact; on respecterait son indépendance. L'eût-on fait? je ne sais, mais ce petit peuple était libre de le croire. Et s'il eût déclaré qu'il cédait à la force, qu'il acceptait l'inévitable, nous l'aurions plaint, nous n'aurions pas osé le blâmer. Mais non! il résistait à ce qu'il savait irrésistible, il faisait par avance le sacrifice de tout ce qu'il avait et de tout ce qu'il était :

ses villes et ses villages, sa fortune et sa vie, il donnait tout à une idée, à sa conception héroïque de l'honneur. Gloire à lui! Gloire à son roi! Tout de suite, la résolution des Alliés fut inébranlablement prise : on ne mettrait bas les armes que lorsque la Belgique aurait été restaurée, le dommage matériel intégralement réparé. Mais la pensée inspiratrice du grand sacrifice, la haute intellectualité dont il était l'expression vivante, tout ce qu'il attestait de foi aux idées, de détachement, de spiritualité, comment les intellectuels y rendraient-ils plus spécialement hommage?

Hélas! l'occasion ne devait pas se faire attendre. Le 26 août, la bibliothèque de Louvain était incendiée. Des centaines de milliers de volumes, des collections incomparables de manuscrits, d'incunables, de médailles, de portraits étaient anéantis, avec l'édifice universitaire, célèbre dans l'histoire, qui les abritait. Comment ce

crime fut-il accompli? L'acte fut-il instinctif ou réfléchi? Peu importe, dans les deux cas sa signification était la même. Il exprimait la rage de l'Allemand devant la résistance d'une pure idée. Cette idée, qu'on ne pouvait atteindre dans son immatérialité, on la brûlerait en effigie. On détruirait un des temples où habitait la pensée même du peuple belge. On mettrait le feu à la bibliothèque de Louvain.

Il y eut un moment de stupeur dans le monde civilisé. Puis un mouvement se dessina parmi ceux qui ont la garde des choses de l'esprit. Ils se dirent qu'il leur appartiendrait, à eux d'abord, de réparer le mal quand on aurait puni le forfait. Écrivains et artistes, savants et philosophes, tous se sentaient unis dans le culte de l'idée comme ils l'étaient dans leur horreur pour le crime allemand, dans leur ferveur d'admiration pour la nation belge. Ainsi naquit notre œuvre : elle est fille de l'amour et de l'in-

dignation. Elle dira aux générations futures comment le grand attentat contre la pensée provoqua une éclatante manifestation de solidarité entre hommes qui pensent. Elle maintiendra et resserrera cette fraternité. Louvain, avec sa bibliothèque pieusement reconstituée, est un des points où nous regarderons quand nous voudrons nous donner la vision du danger que courait la civilisation, des vertus qui la sauvèrent, de l'idéal qui inspira ces vertus, des siècles de réflexion qui élaborèrent cet idéal, enfin de tout ce pour quoi nous avons lutté et du signe sous lequel nous avons vaincu.

A vous, mon cher ami, bien fidèlement.

H. Bergson [1].

[1] Nous avons le regret de ne pouvoir donner le texte d'une très belle lettre de M. Alfred Croiset, membre de l'Institut, doyen de la Sorbonne, qui fut lue à la cérémonie du Havre. Cette lettre, adressée à M. Etienne Lamy, n'a pu, après sa mort, être retrouvée dans ses papiers. (*Note de l'Editeur.*)

XIV

DÉPÊCHE

DE

M. NICOLAS M. BUTLER

Président de l'Université Columbia, à New-York.

A M. John Erskin, aux soins du comité allié, pour lire aujourd'hui à la réunion des Alliés,

Nicolas Murray Butler, président de l'Université Columbia à New-York adresse le message suivant.

Quand Louvain a été pillé et sa fameuse bibliothèque brûlée par l'invasion allemande en août 1914, tout le monde civilisé a eu un frémissement d'horreur. On chercherait

en vain dans l'histoire moderne un fait semblable de sauvage et barbare appétit de détruire. Le nom de Louvain représentera à jamais la honte du Gouvernement et des armées de l'Allemagne. Il représentera à jamais les sacrifices que le peuple belge fut appelé à faire pour la défense de son indépendance et de son honneur national. Les amis des livres et de la science dans tous les pays du monde seront heureux, le moment venu, de participer à tout effort bien entendu, et qui aura reçu l'approbation du Gouvernement belge, en vue de restaurer et de reconstruire l'Université de Louvain.

TEXTE

For John Erskin in care allied meeting to be read allied meeting to day. New-York. Nicholas Murray Butler president

Columbia University sends following message.

Louvain was sacked and its great library destroyed by invading Germans in august 1914, whole civilized world was shocked. Modern history might be searched in vain for parallel to this act of wanton brutality and destructiveness. Name Louvain will forever represent shame of German government and German army and it will forever represent sacrifices which people of Belgium were called upon to make in defence of their national independence and honour. Lovers of library and lovers of learning every land will gladly claim part at proper time in any well considered effort which has approval of Belgian government to restore and reconstruct Louvain.

XV

TÉLÉGRAMME

DE

M. LE SÉNATEUR VOLTERRA

Rome, 25 août, 23 h. 30.

Assuré du triomphe final des nations alliées, dont la gloire des récentes victoire est le gage splendide, j'envoie en mon nom et au nom de mes collègues mon salut à l'héroïque Belgique et mes vœux sincères pour la reconstitution de la bibliothèque de l'Université de Louvain, sauvagement détruite par le vandalisme de la soldatesque germanique.

Sénateur Volterra.

TEXTE DE LA DÉPÊCHE PRÉCÉDENTE

Sicuro completo successo nazioni alleate splendidamente riaffermato recenti gloriose vittorie invio anchè nome colleghi augurii eroico Belgio, voti sinceri ricostituzione biblioteca università Lovanio barbaramente distrutta vandaliche soldatesche germaniche.

Senatore VOLTERRA.

TABLE

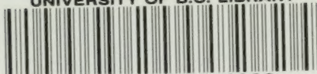
TABLE

ÉVREUX

IMPRIMERIE CHARLES HÉRISSEY

4, RUE DE LA BANQUE, 4

DATE DUE



DATE DUE	READER'S NO.	DATE DUE	READER'S NO.

